L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

70e ANNEE (7e Série)
N° 51. — 22 DEC. 1960

NOTES DE SPIRITUALITÉ

(*Suite.* — Voir *Ami* du 15 décembre)

SOMMAIRE

IV. Quelques spirituels récents. — 28. J. Guennou, *La couturière mystique de Paris.* — 29. « *Les Cahiers d'Alzon* ». — 30. L. Cristiani, *Pèlerin de l'absolu : Charles de Foucauld.* — 31. J. Isselé, *Reine Colin* (et la mort chrétienne de Charles Maurras). — 32. Jacqueline Vincent, *Livre de l'amour.*

V. Generalia. — 33. L. Empain, *Les Saints vous parlent.* — 34. G. Moretti, *Le vrai visage des saints et la graphologie.* — 35. Au sujet de *Mère Marie-Yvonne de Jésus.*

IV. — QUELQUES SPIRITUELS RECENTS

28. — *La Couturière mystique de Paris* : ce titre à la fois attrayant et mystérieux de l'ouvrage du R. P. Guennou, des Missions Etrangères, risque de faire prendre ce livre pour un manuel d'exercices de piété ou un roman pieux. C'est tout autre chose. Nous avons là l'authentique biographie d'une grande mystique du XVIIe siècle, totalement inconnue jusqu'ici, dont l'auteur a découvert les œuvres en manuscrit et dont il a patiemment rassemblé, en une biographie fort intéressante, les éléments dispersés un peu partout dans les archives des bibliothèques publiques et privées de la province et de Paris [1].

L'histoire de la découverte mérite d'être connue. En 1954, le P. G., alors professeur de théologie ascétique et mystique au Séminaire des Missions Etrangères de Paris, « se mit à recenser les textes spirituels conservés aux archives de la Maison ». En 1957, il obtint le diplôme de l'Ecole pratique des Hautes Etudes (section des Sciences Religieuses), en présentant un mémoire intitulé : *Une mystique inconnue du XVIIe siècle.* « Un juge qualifié auquel le présent ouvrage doit de paraître », déclare au P. G. : « Comme auteur spirituel, votre mystique se situe sur le même plan que saint Jean de la Croix et sainte Thérèse. Mais on aimerait un supplément d'information. »

Pour répondre à cette requête, le P. G. amplifia ses recherches afin d'identifier la « mystique » dont il possédait les *Relations Spirituelles.* Il fut assez heureux, grâce à une patience tenace, pour dessiner les grandes lignes d'une biographie et d'un itinéraire spirituel. Tel est le contenu du présent volume. Un autre suivra qui donnera le texte intégral des *Relations,* dont nous n'avons ici que des extraits, mais déjà fort significatifs.

Avec notre auteur, résumons la biographie. Le 17 avril 1642, une jeune provinciale de Franche-Comté se met en route pour Paris. Elle se nomme *Claudine Moine.* Elle a connu une situation aisée, mais la guerre l'a ruinée. A Paris, elle se met en relations avec un monastère d'Annonciades bleues (fondées à Gênes par la Bse Marie-Victoire Fornari, en 1604, et possédant en France de nombreux monastères que la Révolution a détruits). A Paris, elle gagne sa vie en travaillant à la couture et reçoit assistance du P. Procureur des Jésuites.

En octobre 1642, elle est « touchée de Dieu » et commence

> « une expérience mystique des plus intéressantes que connaisse l'histoire. Six mois de consolations, deux ans de tentations et trois ans de grandes lumières aboutissent à l'union transformante. Ensuite c'est la grande ténèbre, qui laisse tout de même une paix profonde dans l'âme éprouvée par le poids des opérations divines. »

On notera, dans ce résumé fait par l'auteur (p. 304), l'originalité de cette *succession* des états mystiques, comparée à celle que proposent les deux grands mystiques espagnols. Mais nous aurons, bientôt sans doute, à revenir sur ce point quand viendra le volume promis contenant le texte même des *Relations.*

Elle commence, en effet, à écrire celles-ci, sur l'ordre de ses directeurs, à la fin de 1652. Il y a alors dix ans qu'elle a éprouvé la première touche mystique, et « plus de quatre ans qu'elle a été élevée au mariage spirituel » (p. 304). Vers la fin de 1655, on perd sa trace, et on ignore actuellement le lieu et la date de sa mort. Et le Père Guennou conclut :

> « Sainte Thérèse d'Avila, sainte Catherine de Gênes, Marie de l'Incarnation (ursuline de Québec), sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : ce sont les noms qui viennent spontanément sous la plume quand on fréquente Claudine Moine ; elle supporte sans désavantage la comparaison avec ces gloires établies de l'Eglise de Dieu. Cette épreuve est décisive : tout éloge, ensuite, est superflu » (p. 305).

Espérons que le P. Guennou ne nous fera pas attendre longtemps le volume contenant les *Relations* de cette mystique, qu'il estime avoir été une Annonciade dans le monde et une réplique des religieuses de la Bse Marie-Victoire Fornari.

* *

[1] Jean Guennou. **La couturière mystique de Paris.** — 310 p. (13 × 20) ; 13,20 NF. — Paris, Edit. du Cerf, 1959.

29. — **Les Cahiers d'Alzon.** Dix volumes (11 × 16,5), 300 fr. chaque, plus 35 de port. — 8, rue François-I[er], Paris-8[e].

En 1954, les Pères Augustins de l'Assomption ont commencé, dans une collection intitulée « Les Cahiers d'Alzon », la publication des « *Ecrits du Père d'Alzon* » qui fut leur fondateur et celui des Oblates de l'Assomption. Le R. P. Bisson dirige ce travail. Dix volumes sont actuellement parus ; deux autres sont annoncés. Il ne s'agit que des écrits spirituels ; car l'ensemble de « tous ses écrits représenteraient environ 15.000 pages in-8, ce qui donnerait 30 volumes de 500 pages chacun. Présentés à Rome en vue de la béatification, ces écrits ont reçu en novembre 1940, l'approbation de la S. C. des Rites. »

Les dix volumes que nous avons sous les yeux sont d'un format commode, épais d'un centimètre environ. Ils sont destinés avant tout aux fils et aux filles du Père d'Alzon et aux « cinq congrégations différentes réunies sous le vocable de N.-D. de l'Assomption » dont il fut « l'animateur spirituel ». Nous en indiquerons le contenu, en suivant le plan adopté et non la date de publication.

1. *Guide spirituel de vie intérieure.* — C'est un *directoire* qui définit « l'esprit de l'Assomption », énumère « les vertus » qui le caractérisent, et sous le titre « Moyens de perfection » invite à l'obéissance aux supérieurs, à la Règle et aux indications données à chaque religieux sur l'emploi de son temps, ainsi que sur les divers moyens de réparer les manquements.

2. *Lumière et vie.* — S'adressant à ses religieuses, le Père leur parle du mystère eucharistique, de l'amour dont il est le témoignage, du culte divin et de l'imitation par quoi nous pouvons reconnaître un si grand don. On y trouve des conférences de retraite sténographiées par des auditrices, des instructions et des extraits de lettres.

3. *Pages d'apostolat.* — Ici le Père s'adresse à ses religieux (sauf deux discours de distribution de prix), leur rappelle que la vie intérieure personnelle et l'union à Dieu par la prière sont la base essentielle et la garantie du succès de l'activité apostolique ; celle-ci requiert une connaissance sérieuse de la mentalité et des besoins des âmes, de la prudence, de l'audace, un recours fréquent et confiant à la prière.

4. *Aspects de pédagogie chrétienne.* — A ce volume l'éminent Recteur de l'Institut Catholique de Paris a donné une précieuse préface. Le recueil contient sept conférences données aux Dames de l'Assomption, une circulaire adressée par le Père à ses fils, et trois méditations. Tous ces conseils sont éclairés principalement par les vérités de notre foi.

6. *Trente jours avec Marie.* — Après quelques méditations sur Marie et la perfection de son âme ornée des trois vertus théologales, l'auteur suit le déroulement de sa vie depuis son Immaculée Conception jusqu'à son triomphe au ciel. Chaque sujet est brièvement présenté en trois points. Il y a là de quoi faire une bonne oraison matinale ou une pieuse lecture du soir pendant le mois de Marie.

7. *Le religieux, novice perpétuel.* — Les 14 premières pages sont des extraits du règlement de vie personnel du P. d'Alzon. Le reste du volume contient 12 instructions données à ses religieux en retraite.

8. « *Mes Sœurs, vos quatre vérités* » : — tel est le titre donné par le Père aux quinze instructions qui constituent ce volume. Le titre dit assez que l'orateur n'a pas mis la vérité sous le boisseau en rappelant à ses filles leurs devoirs de religieuses.

9. *Une cure de carême.* — L'auteur ajoute en sous-titre : Méditations sur les évangiles du carême et la Passion de Notre-Seigneur. Ce sont, en effet, des canevas pour l'oraison, depuis le Mercredi des Cendres jusqu'au Samedi Saint. Le Père n'épuise pas les sujets : de chaque évangile ou des épisodes de la Passion qu'il a retenus, il souligne quelques traits qui amorcent ses réflexions.

10. *Mon âme à la lumière de Dieu. Une retraite.* — La première édition parut en 1898 avec l'*imprimatur* du cardinal Richard. Les 37 sujets proposés sont, dit le P. d'A., « ceux auxquels je pense que doivent surtout s'arrêter les membres de notre famille religieuse. » Ils commencent par inviter à la conversion, pour conduire, par l'emploi de moyens appropriés, jusqu'à la perfection. L'auteur a en vue les personnes qui font leur retraite en particulier ; mais son manuel peut servir pour une retraite en commun, et pour d'autres retraitants que ses religieux et religieuses.

12. *De Noël au Carême. Méditations.* — Ces sujets d'oraison s'inspirent de la liturgie et en tirent brièvement des leçons pratiques. Entre l'Epiphanie et la Septuagésime, le P. d'A. n'a plus le point d'appui d'une liturgie dominicale à date mensuelle fixe ; il présente plus librement les thèmes des grandes vérités, et passe ensuite aux principales vertus requises des religieux. Ces méditations se relient à celles du volume 9 ; ensemble elles conduisent de la veille de Noël jusqu'au Samedi Saint, formant ainsi un manuel qui couvre environ la moitié de l'année ecclésiastique.

On ne cherchera pas dans ces textes le charme d'un style brillant ni des aperçus nouveaux sur la spiritualité. Celle-ci est celle de l'Eglise universelle. Le Père écrivait et parlait avant les savants travaux et les controverses qui ont marqué si fortement la première moitié du XX[e] siècle. Il n'a pas songé à fonder une école, mais à former des chrétiens et des religieux authentiques en leur donnant l'enseignement reçu dans l'Eglise de son temps, en insistant sur la mise en pratique. « Ces pages, écrit le R. P. Bisson, sont un appel à la sainteté » basée avant tout sur l'exercice des vertus théologales, l'observation des commandements, des conseils évangéliques, des vœux et de la Règle. Rien de plus classique, mais aussi rien de plus efficace. Et c'est pourquoi ces opuscules peuvent porter des fruits de sanctification dans tous les milieux.

* *

30. — Les ouvrages sont légion qui font connaître au public la vie du *Père de Foucauld*, dont le procès de béatification a été introduit. Pour comprendre son caractère, sa conversion, les multiples directions dans lesquelles il s'engagea pour réaliser son idéal de perfection, jusqu'au jour où s'affirma cette vocation d'ermite au Sahara à laquelle tous ses essais antérieurs l'avaient providentiellement préparé, on choisira l'ouvrage que Mgr CRISTIANI lui a consacré [2].

Sans insister sur les antécédents coupables, il les indique suffisamment ; par contre, il montre excellemment et en détail les progrès de son héros dans l'amour et le service de Dieu, en utilisant les propres écrits du

[2] Mgr CRISTIANI. **Pélerin de l'absolu' Charles de Foucauld** (1858-1916). — 207 p. (12 × 18,5), 5 NF. — Paris, Apostolat de la Presse, 1959.

Père. Son « œuvre posthume » est mentionnée en une vingtaine de pages ; le reste du volume est une biographie ; seule, en effet, celle-ci peut expliquer la singulière emprise de ce « pèlerin de l'absolu » sur ceux qui le connurent vivant et sur nos contemporains.

* *

31. — C'est le R. P. Isselé, rédemptoriste, qui nous révèle l'existence récente de *Reine Colin* [3] En sous-titre de son ouvrage, on lit : « *Les merveilles de l'Amour dans une âme* ». C'est, en effet, la biographie d'une âme consacrée, vivant dans le monde, qui mit en pratique au milieu de vives souffrances l'idéal proposé par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans son « Acte d'offrande comme victime d'holocauste à l'amour miséricordieux du Bon Dieu ».

Née à Rachecourt-sur-Blaise (au sud de Wassy, Hte-Marne), elle mourut à Autreville (à l'ouest de Chaumont). Son père était briquetier, sa mère sage-femme. Tous deux moururent, l'une en 1919, l'autre en 1926. Désormais seule à 28 ans, Reine fut accueillie avec dévouements par ses oncle et tante Bruché, à Autreville. S'étant mise sous la direction très attentive du P. Evrard, rédemptoriste, depuis 1926, elle entra sur le conseil de celui-ci, à la Visitation de Nancy ; elle en sortit pour raison de santé après quelques semaines (1927). Revenue à Autreville, elle fut admise comme aspirante (1927) et fit sa consécration (1930) parmi les « Filles de saint François de Sales », société fondée par le chanoine Chaumont et la Vén. Carré de Malberg. Elle fut heureuse de retrouver là le patronage et l'esprit de saint François de Sales, qui lui permettaient de se considérer comme une Visitandine dans le monde.

Cette consécration avait été devancée tant sa santé était déficiente. Atteinte d'un ulcère de l'appareil digestif, elle souffrait beaucoup et s'alimentait très difficilement. Elle finit par ne plus pouvoir se lever du lit, soignée par ses oncle et tante comme leur fille. Elle mourut le 11 octobre 1935. Le 28 juin de la même année elle avait fait son « acte d'oblation dans la branche réparatrice de la Société des Filles de Marie ».

Son enfance et sa jeunesse avaient été très pieuses. C'est le 1er juillet 1927 que Reine expérimenta pour la première fois ce qu'elle appela toujours « la première *visite* de Jésus ». Elle avait alors 29 ans ; elle avait quitté la Visitation le 13 juin et se trouvait, alors, à Autreville. Ces « visites » devinrent très fréquentes ; elles duraient parfois de longues heures, provoquant en elle joies et souffrances, tandis que des dialogues s'échangeaient entre elle et son Visiteur. Il y eut aussi des attaques démoniaques, mais en nombre plus restreint. La mystique rendait compte de tout en détail dans ses lettres au P. Evard (mort en 1955). Cette correspondance avait été conservée par lui. Il avait rassemblé d'autres documents sur sa dirigée, en vue d'une biographie qu'il ne put écrire, et c'est de cette abondante documentation que le P. Isselé a extrait les éléments du travail qu'il publie.

Pour caractériser la spiritualité de Reine Colin, telle qu'elle apparaît dans ce livre, il faut tout d'abord la considérer comme une disciple de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. L' « offrande » de celle-ci vise directement *l'amour miséricordieux* de Dieu. A cet amour l'âme doit s'ouvrir totalement afin qu'il s'y déverse, car c'est pour Dieu comme une inclination à donner de son bonheur à d'autres (*bonum sui diffusivum*) ; et ce n'est qu'indirectement, mais par voie de conséquence nécessaire, que cet acte vise aussi la satisfaction à l'égard de la justice divine et l'immolation pour le salut des pécheurs. Telle est, de fait, la conduite progressive que Dieu imprima à l'itinéraire mystique de Reine. Au début, Jésus lui propose surtout, et avec insistance, de l'aimer, et surtout d'accueillir son amour, dont la violence est une source de souffrance et d'oppression que l'âme le supplie d'alléger, employant dans sa prière des expressions qui étonnent tant elles rappellent celles dont use l'amour humain : « On croirait sentir les battements de son Cœur, et il me brise... Il me tint en lui trois quarts d'heure... Parfois je n'en puis plus et lui demande de se modérer » (p. 55). « Ces extraits d'un journal qui compte des centaines et des centaines de pages suffisent à donner au lecteur une idée de ce que Reine appelait les *visites* de Jésus », nous dit l'auteur du présent ouvrage.

Dans la suite, le rôle de « victime » pour la réparation des péchés et pour le salut des pécheurs semble s'accentuer peu à peu, sans cependant faire oublier que l'essentiel est toujours que le Cœur de Jésus « si amoureux trouve libre cours pour son amour » (p. 72).

« Victime », Reine doit l'être par sa maladie : celle-ci est voulue par Jésus ; Lourdes, ni les médecins ne pourront la guérir ; mais « mon amour usera tes forces ; ta maladie, c'est mon amour » (p. 80). Reine a noté : « Les forces physiques remonteraient dès que l'action divine ralentit ; aussitôt qu'elle reprend, de nouveau elles sont brisées » (p. 79).

La prière pour les pécheurs suit une progression analogue à celle de la maladie. Le P. Evrard suggère que ces souffrances et ces prières soient offertes pour la France, et pour « la fin de cette regrettable affaire de l'*Action Française* » (juin 1928). Reine obéit, et Jésus approuve. Un chapitre entier (p. 82-85) suit les péripéties de ces efforts dont la « victime » (morte en 1935) savait d'avance, par révélation de la Sainte Vierge, que « dans les desseins de son Fils [Jésus], Maurras est converti ». Reine avait dit à une amie qui en témoigne : « Ch. Maurras hésitera jusqu'au bout à faire acte de pratiquant ; mais sa mort sera chrétienne » (p. 93). Par une lettre du P. Evrard, d'octobre 1928, Maurras fut averti de « l'acte généreux par lequel Reine Colin s'était offerte à Jésus comme victime de son amour miséricordieux pour la soumission de l'*Action Française*. Cette lettre fut remise à Maurras, de la main à la main, par un ami commun, mais resta toujours sans réponse » (p. 92).

* *

[3] J. Isselé, **Reine Colin : Sœur Reine-Marie du S. C., des Filles de saint François de Sales** (1898-1935). — 180 p. (11,5 × 18), 6 NF. — Paris, Beauchesne, 1960.

D'autres âmes consacrées s'étaient offertes à Dieu pour la conversion de Maurras et pour le dénouement heureux de la révolte de l'Action Française. Pie XI, qui souffrait de « cette grande pitié de l'Eglise de France, s'était résolu, dès le 19 février 1929, à confier cette cause à la médiation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et aux prières du Carmel de Lisieux »[4] On ne se contentait pas de prier, dans ce Carmel. Une religieuse s'était offerte en victime rédemptrice ; après une longue maladie elle était morte, le 13 juillet 1935 (l'année même de la mort de Reine), âgée de 32 ans. Elle se nommait Sœur Marie-Thérèse du Saint-Sacrement.

De son côté, Maurras était en rapports avec ce même Carmel qu'il visita plusieurs fois après sa sortie de prison en 1937. Les relations avaient commencé, en 1936, par une lettre écrite par la Mère Agnès, qui révélait à son correspondant le sacrifice héroïque de la jeune carmélite morte l'année précédente. Maurras fut profondément ému. Sa réponse inaugura un commerce épistolaire qui dura seize ans et ne se termina qu'avec sa propre mort. Il consultait volontiers son « Conseil d'État tenu par les Anges » ; il donnait ce nom au groupe des quatre Carmélites de Lisieux qui étaient dans le secret de cette correspondance. Ce « Conseil » comprenait, avec la Mère Agnès et ses deux sœurs : Marie du Sacré-Cœur et Geneviève de la Ste-Face, la propre sœur aînée de M.-Th. du Saint-Sacrement qui était, elle aussi, carmélite de Lisieux. C'est sur les avis pressants que lui avait envoyés Mère Agnès, que Maurras écrivit à Pie XI, alors gravement malade, sa lettre du 6 janvier 1937, qui mentionnait « les pieuses et saintes Sœurs du Carmel de Lisieux » ; cette lettre préludait à sa propre conversion, qui devint totale *in extremis*, et à la soumission des membres dirigeants de l'Action Française.

On trouvera, avec beaucoup d'autres détails, le récit complet des rapports de Maurras avec Lisieux, dans le volume du Chanoine A. CORMIER, **La Vie intérieure de Charles Maurras** (180 p., 13 × 19 ; 480 fr. Paris, Plon, 1956). Le même auteur avait assisté Maurras à sa mort ; il a témoigné de la sincérité profonde de sa conversion dans un autre ouvrage : **Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras** (*mars - novembre 1952*), (80 p., 14 × 20,5 ; 180 fr. ; Paris, Plon, 1953).

Ces deux ouvrages sont indispensables à quiconque, ami ou adversaire, désire avoir un témoignage authentique sur le chemin que suivit Maurras pour s'éloigner de Dieu et de l'Eglise, et sur les événements qui préparèrent de loin et accompagnèrent son retour à la foi et au repentir de ses fautes.

* *

C'est à l'Eglise seule qu'il appartient de porter un jugement sur l'authenticité des événements mystiques qui ont été si fréquents durant les dernières années (1927-1935) de Reine Colin. Elle ne le fera qu'après un examen rigoureux des vertus et de tous les écrits. Ceux-ci constituent, nous l'avons dit ci-dessus, une masse imposante. Le présent ouvrage ne nous en livre que des morceaux choisis ; ils laissent, dans l'ensemble, une impression favorable qui s'affermit à mesure que l'on progresse dans la lecture de ce que l'auteur nous en rapporte. Quant aux vertus, elles se maintiennent à un niveau très élevé, compte tenu des épreuves généreusement accueillies et supportées avec une patience qui suppose une grande confiance en Dieu et un amour sans cesse croissant. Cette fidélité à la grâce, accompagnée d'une indéniable sincérité personnelle, d'une complète ouverture de conscience à l'égard du guide spirituel et d'obéissance envers lui constituent l'indice le plus significatif de la probabilité du caractère surnaturel des faveurs extraordinaires dont le ciel semble avoir comblé son élue.

Cette publication est appelée à faire beaucoup de bien, tout d'abord aux malades qui y verront comment Dieu les appelle à accepter leurs souffrances, à les sanctifier, à les rendre fécondes pour le salut des pécheurs. Les âmes consacrées, surtout celles qui se dévouent dans l'apostolat actif, y prendront une vue plus juste de l'importance de l'union à Dieu quand on vise à des résultats authentiquement valables aux yeux de Dieu. Tous les chrétiens recevront là une leçon d'humilité et un appel à une vie meilleure ; mais personne ne s'abandonnera à l'illusion de prendre ses pensées, ses émotions pieuses, ses instants d'euphorie spirituelle, les paroles qu'on se dit à soi-même dans l'oraison, les représentations qui se construisent dans l'imagination, pour des voix célestes ou des visites de Jésus et des Saints, ou des attaques démoniaques, surtout quand de telles expériences ne sont pas accompagnées d'humilité, de patience, de détachement de soi, d'ouverture complète à un directeur de conscience et d'obéissance à son égard, d'acceptation généreuse de toutes les volontés de Dieu. Ces dispositions vertueuses semblent bien, à s'en tenir aux données du livres du P. Isselé, avoir été constamment (et surtout depuis le moment où commencèrent les « visites de Jésus ») dans le cœur et dans la vie de Reine Colin. Cette constatation, jointe aux diverses approbations obtenues par l'auteur pour son œuvre, permettent de souhaiter la diffusion de celle-ci parmi les âmes généreuses.

* *

32. — Le nom de *Jacqueline Vincent*[5] est bien connu des psychologues, des littérateurs et même des enfants : tous ont trouvé des richesses dans ses ouvrages. Les plus perspicaces ont su deviner qu'elle y racontait souvent sa propre histoire. Cette histoire, la voici, écrite par elle-même à la demande du R. P. Bruno, qui fut son directeur, et présentée par lui. Cette fois ce sont surtout les âmes chrétiennes de notre époque, et même les âmes les plus favorisées par Dieu, qui pourront recevoir d'elle de lumineuses leçons et d'entraînants exemples.

L'ouvrage se divise en trois parties : 1° Une autobiographie (p. 17-159) ; 2° un recueil de notes et de correspondances intimes (p. 163-259) ; 3e sous le titre « Salut ma joie », le P. Bruno rassemble quelques autres textes de son héroïne et de ses correspondantes ; il fait appel à ses propres souvenirs pour nous décrire l'apaisement joyeux auquel elle était parvenue quand la mort vint l'appeler à une meilleure vie.

[4] Pie XI recourait aux prières de Mère Agnès de Jésus, prieure du Carmel de Lisieux, quand il avait à prendre une décision importante.

[5] **Livre de l'amour : Jacqueline Vincent**, présentée par le Père Bruno de JÉSUS-MARIE, C. D. — 293 p. (14 × 21,5), 15 NF. — Paris, Desclée de Brouwer, 1960.

Le P. Bruno réduit au minimum sa part de « présentation » : une introduction (p. 9-14), de très rares notes et des souvenirs personnels dans les 2e et 3e parties de l'ouvrage. Outre l'autobiographie, qui est un écrit d'une seule venue imprimé sans aucune division ni sous-titre, cette publication est un assemblage de documents de haut prix, juxtaposés plutôt qu'ordonnés. Il faut en être très reconnaissant au P. B. qui fit ce travail « dans un lit d'hôpital » ne pouvant envisager qu' « un avenir incertain ». Il serait surprenant qu'aucun de ceux qui ont admiré le talent littéraire de J. Vincent ne se sente attiré à utiliser ces richesses dans une biographie alerte, bien ordonnée, qui serait destinée à un plus large public et dont la présente documentation serait le solide point d'appui.

Née en 1880, J. Vincent mourut en 1954. Très pieuse dès son enfance, très intelligente, d'un jugement déjà sûr, elle s'imposait à ses jeunes frères et sœurs comme « une grande personne ». Sa croix commença par son mariage avec un homme qui révéla immédiatement sa vraie nature : viveur, brutal, blasphémateur, réduisant son épouse au rôle d'une servante, lui imposant des divertissements et des relations équivoques, usant du mariage selon ses fantaisies lubriques, contaminant sa femme d'un mal qu'il devait à son inconduite ; il finit dans une maladie nerveuse proche de la folie. Dans cette période cruciale de sa vie, J. Vincent sut associer, dans un héroïsme de chaque jour, ses devoirs envers Dieu et ce qu'elle regardait comme son devoir envers son mari. Elle fut aidée par l'affection que lui témoignait, dans ce foyer tristement stérile, l'enfant adopté par elle, qui mourut à neuf ans, en prédestiné [6].

Jacqueline V. avait dit (p. 252) :

> « Je voudrais parfois écrire le *Livre de l'Amour* et le faire deviner, non le montrer, comme un fil d'or qui réalise une unité merveilleuse en employant *tout* : le poignant, le burlesque, l'humiliant, le décevant, l'exaltant. L'art, en matière de vie spirituelle, c'est de *changer les obstacles en moyens* (c'est elle qui souligne)... Le choc vous tue ou vous projette plus loin et plus haut... Pourquoi tue-t-il si souvent ? C'est que notre vigueur spirituelle n'est pas entretenue par nous... Je pense, avec saint Augustin, qu'il faut « être spirituel jusque dans sa chair, sous peine de devenir charnel jusque dans son esprit ».

Le « Livre de l'amour » n'est pas destiné aux enfants. Les parents et les confesseurs pourront le conseiller aux personnes, surtout aux jeunes filles, qui songent au mariage : elles y trouveront, présentée toujours avec délicatesse, matière à de sérieuses réflexions. Il convient aussi aux personnes mariées ; elles reconnaîtront en Jacqueline V. une grande sœur, qui a connu et surmonté des épreuves très au-dessus de la commune mesure, et qui a su les « changer en moyens » pour réaliser une splendide montée vers la sainteté à laquelle Dieu la prédestinait. Un tel exemple mérite de ne pas passer inaperçu.

[6] Voir dans l'*Ami*, 1939, p. 494, la recension du roman autobiographique intitulé *L'Enfant qui passe* ; on négligera les remarques placées en note, qui portent sur des éléments du « roman » et ne sont pas des traits autobiographiques).

V. — GENERALIA

33. — Sous ce titre : **Les Saints nous parlent** [7], est paru en 1957 la première édition d'une sorte de dictionnaire bio-bibliographique des Saints et Bienheureux depuis l'âge apostolique jusqu'à nos jours. Chaque nom est accompagné d'une courte biographie, suivie de l'indication des ouvrages qui ont fait sur leur vie, leurs œuvres, leurs écrits, une étude sérieuse *au cours des 25 dernières années.* Cette 3e édition complète les précédentes *jusqu'en 1959.*

C'est un instrument de travail qui convient aux chercheurs : ils y trouveront là un point de départ pour leurs travaux. Des tables bien conçues en permettront la consultation.

* *

34. — Le titre et le contenu de l'ouvrage de Moretti [8] sont aussi surprenants l'un que l'autre. Il s'agit d'une application de la graphologie à la détermination du tempérament naturel des Saints.

L'auteur est un religieux franciscain et un graphologue réputé. « Il y a environ 45 ans, Mgr Clementi, historien travaillant au Vatican, lui remit une lettre de S. Joseph de Cupertino. L'analyse graphologique révéla « des signes de faiblesse de caractère et de désirs de vengeance ». Au Père Moretti consterné, Mgr Clementi déclara que cette analyse correspondait tout à fait à ce qu'on savait « des luttes que le Saint avait dû soutenir pendant toute sa vie contre les mauvaises tendances de sa nature ». A la suite de quoi on confia au P. M. des spécimens d'écriture d'une cinquantaine de saints canonisés, dont le nom ne lui fut pas révélé. Le P. Moretti fut tellement bouleversé par les résultats de son travail « qu'il renonça pendant trois ans à la graphologie ». Il avait trouvé du « sadisme psychique » en saint Philippe Néri, de « l'esprit de vengeance » en saint Ignace de Loyola », du « scepticisme » en saint Jean de la Croix, une volonté forte, mais une tendance à la sensualité en sainte Thérèse d'Avila, et pour caractériser sainte Thérèse de Lisieux, il déclarait que « si elle avait vécu dans la misère et avait été peu instruite ou peu cultivée, elle aurait mené une vie de midinette, peut-être de mannequin de la haute couture, ou de modèle, mais simplement pour gagner sa vie. »

Disons tout de suite qu'il entendait bien « ne pas faire sortir la graphologie de son rôle. Elle indique les *tendances*, les *aptitudes*, *non les qualités acquises*, ni les *actions* et leur *moralité*, ni l'*avenir*. Elle ne parle pas non plus de *sainteté*, mais de la nature... Personne ne naît saint. Les Saints partagent avec la foule des hommes une même hérédité, des tendances mauvaises, des passions prédominantes. » Mais ils prient, coopèrent à la grâce, luttent contre leurs défauts avec téna-

[7] Louis Empain. **Les Saints nous parlent.** 3e édition. — 235 p. (12 × 17,5), 7 fr. 65. — Namur, Edit. du Soleil Levant, 1959.

[8] Girolamo Moretti. **Copie non conforme. Le vrai visage des Saints révélé par leur écriture.** Traduit de l'italien par M.-Th. et J. Aseglio. — 248 p. (14,5 × 21), 9 NF. — Paris, Casterman, 1960.

cité, conquièrent les vertus contraires. Ils sont « les véritables êtres libres », qui ont échappé à tous leurs déterminismes de nature et de milieu, pour conformer fidèlement leur volonté et leur conduite aux desseins de Dieu sur eux.

Dans le présent ouvrage, trente analyses d'écriture de saints canonisés sont présentées au lecteur. Le plan est le même pour chaque cas : 1° Un texte d'écriture reproduit dans une page initiale ; 2° Détermination, par « signes substantiels » tirés de l'examen de l'écriture matérielle, des qualités de « sentiment » et d' « intelligence » du sujet ; 3° Interprétation plus détaillée de ces signes ; 4° Indications biographiques et jugement porté sur le caractère du Saint ou de la Sainte par un des écrivains qui l'ont étudié de près ; ceci, dans le but de montrer la convergence de l'analyse du graphologue et de l'analyse psychologique de l'historien.

Tout ce qui peut servir à mieux connaître les obstacles vaincus par les Saints ou les qualités naturelles favorisant le progrès de leur ascension vers les sommets — et par conséquent la graphologie elle-même — mérite d'être bien accueilli, surtout quand elle se maintient dans ses limites propres. Il est cependant nécessaire de rappeler que la graphologie est une science encore dans l'enfance. Il est assez facile de relever dans l'écriture matérielle de quelqu'un des particularités, de les compter, de les classer en séries. Mais leur *interprétation* donne lieu à des systèmes bien différents. Le P. Moretti a établi un total de « 81 règles graphologiques », qui constituent sa « méthode ». Mais le P. Fernando Vesprini, qui nous dit cela dans une Postface, ajoute qu'il peut exister plusieurs méthodes d'interprétation d'un même signe graphique, celui-ci se révélant ainsi comme polyvalent. Un ensemble de règles graphologiques donne lieu à une méthode ; la différence entre deux méthodes provient de la différence d'interprétation des aspects graphiques.

« Chaque règle exprime le rapport entre un signe et la qualité psycho-somatique correspondante. *La découverte de ce rapport est confiée à l'intuition du graphologue.* Les 81 rapports furent tous *découverts grâce à l'intuition* du P. G. Moretti, dont le rapide processus intuitif est suivi d'un patient travail de démonstration, analyse et contrôle. Chaque règle de la méthode du Père Moretti a été soigneusement examinée au cours d'une cinquantaine d'années d'études et d'expériences » (p. 240).

« Sur 300.000 analyses, j'ai obtenu 299.999 confirmations » affirme le P. (p. 241). C'est là, certes un beau résultat ! — Mais ce « nouveau système de graphologie absolument original et dénué de toute influence étrangère, qui peut vraiment être appelé *système italien* » (p. 239-240), ralliera-t-il les suffrages de tous les graphologues qui l'ont contredit et combattu ?

* *

35. — *Les écrits de Mère Marie-Yvonne-Aimée de Jésus.* — Le 30 juin 1960, Mgr Marquès, archevêque d'Albi écrivait dans sa *Semaine Religieuse :*

« Plusieurs ouvrages ont été publiés récemment sur Mère M.-Y.-A. de J., de la Congrégation des Augustines de Malestroit (diocèse de Vannes) décédée il y a quelques années. Sont à signaler tout particulièrement : *Au service de Jésus, roi d'amour* (1955) et *Articles produits par le R. P. Barral* (1956). La lecture de ces ouvrages est interdite. »

Une interdiction analogue a paru dans la *Semaine Religieuse de Lyon* (1er juillet 1960). La *Semaine Religieuse de Paris* du 2 juillet 1960 semble indiquer que la publication vient de plus haut. Voici sa formule : « Les Ordinaires de France *sont invités* à interdire la lecture des livres déjà publiés sur la Mère M.-Yv.-Aimée de Jésus. [9] ».

Sur cette religieuse, on trouvera les indications essentielles dans l'*Ami* (20 oct. 1955, p. 647). Cette recension permet de soupçonner quelques-uns des motifs possibles des interdictions rapportées ci-dessus, motifs qui, à notre connaissance, n'ont pas encore été rendus publics.

F.-M. CATHERINET.

[9] Ces différents textes sont publiés par la *Documentation Catholique* (17 juillet 1960, col. 880), qui ajoute : « un communiqué semblable a paru dans d'autres diocèses ».

LA LITURGIE DE NOËL

« Voici la naissance tant désirée, si longtemps attendue du Christ et pour la présence du Sauveur, sur la terre entière, la Sainte Eglise présente actions de grâces et louanges à son Visiteur. La joie est annoncée d'en-haut, on nous commande l'allégresse. Cette nuit, qui se sait abriter l'Enfantement sacré, est illuminée de nouvelles clartés. Gloire pour les habitants du ciel et paix assurée aux hommes de bonne volonté ! » ainsi s'exprime Arnauld de Bonneval, le biographe de S. Bernard, dans son livre « *Des principales œuvres du Christ* » (*PL.* 189, c. 1695).

I. — L'APPARITION DE LA FETE

Une fête primitive en mai ?

Fête de joie et de lumière, Noël pour la majorité des fidèles est la commémoraison et l'anniversaire de la naissance du Christ. Notre folklore a si bien donné à la fête un cadre hivernal avec la neige et les bergers chaudement vêtus, que nous avons peine à imaginer qu'il ait pu exister une autre tradition sur le mois de la naissance du Sauveur. Au temps de S. Augustin déjà, le 25 décembre était considéré comme l'anniversaire réel de la Nativité ; mais Clément d'Alexandrie, au début du IIIe siècle, témoigne de l'absence dans l'Eglise de toute tradition ferme sanctionnée par un usage liturgique ; il rapporte par contre, sans l'approuver, une tradition particulière qui avait cours, surtout dans les milieux hétérodoxes :

« Avec plus de précision encore, quelques-uns assignent à la naissance du Sauveur non seulement l'année, mais le jour ; c'est, d'après eux, l'an XXVIII d'Auguste, le 25e jour du mois de Pachon (soit le 20 mai) qu'eut lieu l'événement » [1].

[1] *Stromates*, I, c. 21, *PG.*, 8, c. 888.

De fait il existe dans tout l'Orient, de la Caspienne à la mer Rouge, les vestiges d'un cycle de fêtes en mai, en relation avec la Nativité : ainsi le 11 mai on célèbre chez les Coptes, S. Jean l'Evangéliste, le 12 mai S. Etienne, le 16 mai la Ste Vierge, le 19 mai l'entrée du Seigneur au pays d'Egypte ; pour cette date le ménologe copte-arabe se rencontre avec les synaxaires arabe-jacobite et arménien ; le 18 mai, Géorgiens et Arméniens fêtent les Saints Innocents. Faut-il voir dans toutes ces célébrations la trace d'une ancienne Noël en mai, que les Aloges connaissaient encore le 21 mai, au dire d'Epiphane de Salamine († 403) ? Il n'est pas possible de répondre avec certitude à la question [2].

Le « Natalis Domini » *romain et l'* « Epiphania » *orientale*

Quoiqu'il en soit de l'hypothèse d'une fête primitive en mai, au IV^e^ siècle apparaissent respectivement en Orient et en Occident les fêtes de Noël et de l'Epiphanie dont l'aire d'extension ne se recoupe pas. Tandis que l'Occident crée au 25 décembre la solennité de Noël, commémoraison du fait historique de la *Nativité* du Seigneur, l'Orient, suivi en cela par la Gaule, connaît au 6 janvier une fête typiquement idéologique que n'inspire aucune considération historique : c'est la fête de la *Manifestation.* Elle se rattache à l'antique notion religieuse d'*Epiphania,* héritée des anciennes traditions grecques « et exprimant l'idée d'une manifestation bienfaisante et salvatrice de la Puissance divine », notion enrichie d'ailleurs et christianisée sous l'influence de la doctrine paulinienne de la *Parousia* « qui peut désigner la venue du Christ sur la terre » [3]. En adoptant tour à tour, ainsi que nous le verrons, la fête de l'autre portion de l'Eglise, Orient et Occident resteront fidèles à leur orientation première. L'Occident maintiendra au premier plan sa conception historique, tandis que le caractère des fêtes orientales du cycle de Noël restera marqué par la vision théologique qui aura présidé à leur naissance.

La Noël du 25 décembre a donc une origine occidentale et très probablement romaine. Elle était déjà célébrée en 336 ; il ne semble pas possible de remonter beaucoup plus haut. Un sermon d'Optat de Milève († 392 environ) permet de se faire une idée de son objet primitif [4] : la fête antique unissait la commémoraison de la Nativité, celle de l'Adoration des mages et du massacre des Innocents. C'est avec cet objet que l'Orient empruntera à l'Occident la fête du 25 décembre ; tandis que le contenu de la Noël romaine évoluera sous l'influence de la fête orientale du 6 janvier.

Le culte du soleil, encouragé vivement par les empereurs du III^e^ sous la forme du culte de Mithra, avait donné, semble-t-il, un relief plus accusé à l'antique fête du solstice. A côté de ce culte s'était même élaborée une théologie solaire à laquelle les néoplatoniciens avaient apporté leur contribution. Le mythe de Mithra avait, de ce fait, connu une grande vogue ; né d'un rocher le 25 décembre et adoré par des pâtres, le dieu avait reçu l'hommage du soleil et s'en était fait un allié ; grâce à la moelle et au sang du taureau qu'il capture et sacrifie, Mithra féconde le sol et produit ainsi la vie végétale et animale, malgré les efforts du scorpion et du serpent. Plusieurs des usages, encore observés aujourd'hui par le rituel folklorique au cours du cycle des douze jours (Noël à l'Epiphanie), plongeraient leurs racines, au dire de certains auteurs, dans l'une des anciennes fêtes solaires païennes et en seraient le prolongement inconscient. A la fête païenne les chrétiens substituent leur propre fête sous le nom de « *Natale Domini* »; employé en ce sens, le terme de « *Natale* » était inusité dans le langage chrétien. « *Natalis* » est, en effet, le terme technique qui désigne le jour de la mort ; il est hautement vraisemblable que la fête païenne du « *Natalis Solis Invicti* » a inspiré non seulement la date mais la désignation de la nouvelle fête chrétienne. L'Eglise a adopté l'usage païen de solenniser le solstice parce que cet usage était extrêmement parlant. Un auteur a avancé que la substitution n'a pas eu un caractère purement apologétique ; l'Eglise n'entendait pas seulement remplacer la fête païenne par une fête chrétienne ; la cause du choix semble plus profonde et plus compliquée. Le symbolisme de la lumière et le besoin d'assigner aux événements de l'histoire du salut une date déterminée y auraient joué un très grand rôle ; selon M^lle^ Ch. Mohrmann, en effet, après la paix de l'Eglise les chrétiens, moins susceptibles que leurs aïeux, ont accepté sans trop de scrupules de reprendre une fête ancienne pour lui donner un sens nouveau (*art. cit.*, p. 663) et choisi le solstice pour célébrer la naissance du Christ « Soleil de Justice » :

> « Ils [les païens] nomment la fête « *Natalis Invicti* »; mais quoi est plus invincible que Notre-Seigneur qui a dompté et vaincu la mort ? fait remarquer un ancien traité chrétien du Solstice. Qu'ils disent que c'est le « *Natalis* » du soleil, car c'est lui le Soleil de Justice dont a parlé le Prophète Malachie : « Pour vous qui craignez son Nom, il se lèvera comme le Soleil de Justice et la santé est sous ses pieds » [5].

L'objet du culte chez les païens du III^e^ siècle devient ainsi pour les chrétiens du IV^e^ l'image et le symbole du Christ.

La diffusion de la fête du 25 décembre.

La fête du 25 décembre restera la grande fête occidentale ; sa pénétration progressive dans le monde chrétien s'effectue au cours de la seconde moitié du IV^e^ s., durant tout le V^e^, voire au VI^e^. Voici les principales phases de cette extension :

En Occident, l'Espagne connaît Noël dès 384, comme en témoigne la lettre d'Himericus au pape Damase (*PL.*, 13, c. 1134) ; pour la Gaule le pre-

[2] Cf. Dom B. BOTTE, *Les origines de la Noël et de l'Epiphanie*, Louvain, 1932.
[3] Ch. MOHRMANN, *Epiphanie*, dans *Revue des Sc. phil. et théologiques*, 1953, p. 658.
[4] Dom A. WILMART, dans *Rev. des Sc. Religieuses*, t. II, 1922, p. 271.

[5] *Traité « de Solstitiis et æquinoctiis »*, publié par D. Wilmart, en appendice de l'ouvrage cité, p. 105, v. 434-439.

mier témoignage certain est celui de S. Paulin de Nole († 431). Quant à l'Orient, les premières églises atteintes sont celles qui forment le centre vital de l'Empire : elles se situent de part et d'autre d'un axe théorique qui irait de Constantinople à Antioche en passant par la Cappadoce ; cette province connaît Noël dès avant 370-378. Dans la capitale de l'Empire, on constate l'existence de la fête vers 379 ; son introduction doit être rapprochée de la réaction anti-arienne dont l'épiscopat de S. Grégoire de Nazianze est une des causes et provoque les plus importantes manifestations. Le saint docteur se nomme lui-même l' « exarque » de la fête de Noël, c'est-à-dire l'initiateur et l'introducteur. Sans doute l'a-t-il importée directement de Cappadoce où elle est plus anciennement attestée. A Antioche, l'introduction peut être datée avec exactitude ; la première célébration eut lieu le 25 décembre 386, à l'époque de S. Jean Chrysostome : « il n'y a pas dix ans que ce jour nous est connu avec certitude », dit-il dans l'un de ses sermons (*PG.*, 49, c. 351) ; il ajoute que le renseignement est venu en droite ligne de Rome. En Egypte, au dire de Cassien, soit vers 400, l'Epiphanie est la seule fête existante : « Ce double mystère (le baptême du Seigneur et sa naissance selon la chair) ne fait pas chez eux comme en Occident l'objet de deux solennités différentes, mais d'une seule et même fête »[6]. La solennité du 25 décembre y est introduite, au plus tard, en 432. Ici le contexte doctrinal de l'institution n'est plus la réaction anti-arienne comme à Constantinople, mais la réaction anti-nestorienne. Dans l'un et l'autre cas il s'agit d'exalter le Christ, véritablement Dieu et Fils de Dieu. Les Eglises de Palestine acceptèrent la fête vers 430, sous le patriarche Juvénal, puis elle fut abandonnée pour n'être accueillie définitivement qu'après un décret de l'empereur Justin II (565-578) la rendant obligatoire dans tout l'Empire. L'Arménie indépendante resta toujours réfractaire ; ce n'est qu'au XVI^e^ que les Arméniens unis à Rome introduisirent la fête dans leur calendrier, en reprenant purement et simplement les textes liturgiques de leur Epiphanie qui, de ce fait, sont répétés deux fois dans l'année liturgique.

De son côté Rome adopta la fête orientale de l'Epiphanie et détacha de l'objet primitif de Noël l'Adoration des mages pour en faire la commémoration, au 6 janvier. L'événement fut interprété comme la manifestation messianique aux Gentils, idée qui jusque-là avait été peu exploitée. La personnalité des mages restait cependant dans l'ombre à Rome et la liturgie y parlait surtout de l'illumination du monde païen et du symbolisme des dons.

Au titre de fêtes de l'Incarnation, Noël et l'Epiphanie ont contribué à populariser la croyance au dogme de Nicée, Ephèse et Chalcédoine, à faire pénétrer jusque dans les rangs des fidèles la foi orthodoxe. Le fait historique n'est plus seul en cause ; il est toujours exalté par les Pères et considéré par eux comme plus important que l'aspect symbolique du mystère ; mais l'intention catéchétique, qui est la base de l'introduction de la deuxième fête (le 25 décembre en Orient et le 6 janvier en Occident), a partiellement transformé ces deux solennités en fêtes d'idées.

II. — LES TROIS MESSES ROMAINES

La célébration primitive

A l'origine la fête romaine du 25 décembre se célèbre probablement ainsi[7] : l'office se déroule tout entier à St-Pierre ; vers le soir du 24 décembre, à l'heure habituelle, le Pape célèbre avec le peuple l'office traditionnel de la vigile ; au premier chant du coq les clercs viennent chanter l'office nocturne de Noël ; l'unique messe se chante à l'heure de Tierce. Vers la fin du IV^e^ siècle s'introduit, en guise de conclusion de l'office nocturne, une messe matinale, célébrée à St-Pierre, première ébauche de notre messe de minuit qu'il ne faut pas confondre avec la Station de l'Aurore à Ste-Anastasie, dont nous parlerons plus loin.

Sixte III (432-440) introduit un nouvel élément dans la liturgie de Noël. Par dévotion au mystère de Bethléem, il fit construire, en annexe de la basilique libérienne, une chapelle reproduisant la grotte de la Nativité, que l'on appela le « *Præsepe* ». Tout en maintenant l'antique office de St-Pierre auquel il n'assistait plus, le Pape institua dans l'oratoire érigé par lui un office de vigile, suivi vers minuit de la célébration d'une messe au cours de laquelle était lu l'évangile de l'Annonciation à Notre-Dame, selon une pratique qui s'observait à Bethléem lors de la station nocturne du 6 janvier. Cette « messe de minuit » était célébrée non à la basilique, mais au *Præsepe*.

La Station à Sainte-Anastasie

Quant à l'origine de l'actuelle messe de l'aurore et de la Station à Ste-Anastasie, elle est partiellement indépendante du mystère de la Nativité. Dans le centre de la Rome antique, qui servait de quartier résidentiel aux fonctionnaires byzantins, le christianisme avait été long à pénétrer. En 499 il n'existe dans cette région de Rome qu'un seul titre presbytéral, dédié à Ste Anastasie de Sirmium dont le culte a pris une ampleur considérable dans la capitale orientale à dater du jour où ses reliques y ont été transférées, sous Gennadius (458-471). Le 25 décembre, fête mineure pour les Orientaux, n'empêchait pas la commémoration de la Sainte si populaire, par les byzantins séjournant à Rome ; ils ne virent aucun inconvénient à célébrer, le jour de Noël, une messe propre en l'honneur de la martyre de Sirmium que Constantinople vénérait le 25 décembre. Le sacramentaire grégorien a conservé un formulaire de Ste Anastasie avec préface propre. La disparition de la domination byzantine en Italie, au VIII^e^ s., entraîna la disparition de la messe propre de Ste Anastasie. En maintenant la Station, le Pape substitua à l'ancien formulaire propre un nouveau, analogue à

[6] Jean CASSIEN, *Conférences*, X, c. 2, trad. Dom E. Pichery, « Sources chrétiennes ». Edit. du Cerf, 1958, t. II, p. 75.

[7] Sur toute cette question, cf. Mgr M. RICHETTI, *Storia liturgica*, Milano 1959, 2^e^ édit., t. II, p. 58 s.

celui qui servait aux messes de l'aurore déjà célébrées dans les « *tituli* ». En effet, dès le VII^e siècle, les paroisses romaines adoptèrent la coutume des trois messes de Noël sur le modèle de la liturgie papale (sans préjudice évidemment pour l'antique messe de Vigile, qui se célèbre toujours le 24, à l'heure de None). Mais la messe de l'Aurore célébrée dans les « *tituli* » n'avait aucune attache topographique avec la Station de Ste-Anastasie et, partant, aucune raison d'emprunter le formulaire propre qui servait alors à la messe papale ; on avait donc créé, pour cette nouvelle messe, un formulaire en rapport avec la liturgie de Noël.

Quant à la liturgie papale, elle se trouvait très onéreuse du fait de la multiplication des stations en des lieux de Rome très éloignés les uns des autres ; cette difficulté disparut, lorsqu'au XII^e siècle la station du jour fut transféré à Ste-Marie-Majeure. Pour Noël, comme sur tant d'autres points, la liturgie romaine des trois messes fut imitée en Occident ; on les rencontre couramment à partir du X^e s., mais longtemps les officiants furent des prêtres distincts, jusqu'au jour où chacun des prêtres fut admis à dire trois messe, même privément.

III. — DEUX THEOLOGIES DE NOEL

Saint Augustin

La littérature patristique est très riche en commentaires de la liturgie de Noël ; nous n'envisagerons ici que deux grands docteurs latins qui ont été récemment étudiés sous cet angle particulier : S. Augustin et S. Léon.

Du premier, treize sermons sur Noël ont été conservés ; par ailleurs les milieux africains du V^e s., nourris de sa doctrine et héritiers de sa pensée, sont assez bien connus pour nous permettre de combler les lacunes de notre information [8]. Pour les Africains, conformément à l'ancienne tradition romaine, la fête de Noël est essentiellement la commémoration du *fait* de la Nativité. Noël n'est pas une célébration fondée sur un symbolisme, c'est un simple anniversaire, le mémorial d'un événement passé. S. Augustin et ses disciples voient en Noël un *Natale* de valeur exceptionnelle, non un *sacramentum* qui introduirait dans l'économie du salut symbolisée par la célébration et y ferait participer. L'événement historique commémoré appartient au passé ; le thème des sermons africains porte surtout sur la double naissance du Christ, nativité éternelle dans le sein du Père et nativité temporelle dans le sein de la Vierge-Mère. Le sermon 187 de S. Augustin illustre admirablement ce double thème :

« Fils de Dieu né du Père, sans mère, fils de l'homme, né d'une mère sans père ; lui, la grande clarté des anges et tout-petit dans la clarté des hommes. Verbe, Dieu avant tous les temps et chair au temps choisi par lui. Créateur du soleil et créé sous le soleil. Règlant, du sein du Père, tout le cours des siècles et donnant, du sein de sa mère, sa consécration à ce grand jour ; demeurant dans le sein paternel, tout en procédant de là. Créateur du ciel et de la terre et, sous le ciel, naissant en terre. Sage au delà de toute expression et enfant par sagesse. Remplissant le monde et gisant dans la crèche ; gouvernant les astres et suçant la mamelle ; si grand dans la forme de Dieu et si petit dans a forme d'esclave, sans que cette petitesse diminue en rien la grandeur ni que cette grandeur opprime en rien la petitesse... Sous le vêtement d'une chair infime reçu dans le sein d'une Vierge, il ne s'y est point enfermé et, tout en continuant à distribuer aux anges sa sagesse comme nourriture, à nous aussi il permet de goûter combien le Seigneur est doux » [9].

La fête, on le voit, est pour S. Augustin l'occasion d'un enseignement doctrinal très précis ; le petit enfant de Bethléem est réellement le Fils consubstantiel du Père, Créateur et Providence qui, du fait de son Incarnation, n'a subi aucun amoindrissement. La maternité de N.-D. est célébrée plus que la virginité perpétuelle, celle-ci n'étant qu'une condition de celle-là. Le grand docteur voit dans l'Incarnation la mission temporelle du Verbe en prolongement de sa naissance éternelle ; jamais la contemplation de la crèche ne prend chez lui l'allure de méditation affective qu'elle aura dans la liturgie byzantine des VII^e et VIII^e siècles ; Noël c'est la naissance éternelle du Verbe rendue manifeste pour nous du fait de l'Incarnation, de l'humanité assumée par le Christ. Cette vision de base ne se dément pas ; on a comparé le procédé de S. Augustin à une vision de haut en bas, de l'éternel au temporel.

S. Augustin célèbre la fête de l'Epiphanie pour être en communion avec toutes les églises ; en cela il se différencie des Donatistes, qui ont refusé l'introduction de la solennité orientale dans leur liturgie ; mais ce n'est pour lui qu'un simple dédoublement de Noël, une annexe qui revêt parfois un caractère un peu plus abstrait. Par la Nativité du Christ, l'humanité est admise à la vision de l'invisible ; l'Epiphanie marque davantage l'adoration de la créature, son hommage présenté au Fils de Dieu incarné.

En moraliste, S. Augustin excelle à mettre en lumière les leçons qui ressortent de la célébration ; si le Christ est né, il nous faut renaître ; s'il se laisse entrevoir sous le voile de l'humanité, c'est pour éveiller notre désir de la vision sans voile, pleinement lumineuse ; et si le Verbe Incarné choisit une mère Vierge, c'est pour nous inspirer l'amour de la virginité.

C'est surtout l'humilité du Christ cependant qui a laissé sa marque sur la spiritualité d'Augustin ; l'abaissement incompréhensible de la personne du Verbe lui a permis de comprendre et d'accepter l'humilité chrétienne ; il suffit pour en prendre conscience de se reporter au livre des *Confessions :*

« Je n'étais pas encore assez humble, dit-il, pour posséder Jésus, le Dieu d'humilité. Je ne comprenais pas encore les leçons que sa faiblesse nous donne. Car votre Verbe, la vérité éternelle, bien au-dessus des parties supérieures de votre création, élève jusqu'à lui ceux qui se soumettent tandis que, dans les parties

[8] Cf. Dom J. LECLERQ, *Aux origines du cycle de Noël*, dans *Ephem. liturg.*, t. LX, 1946, p. 7 s. — Dom J. GAILLARD, *Noël, memoria ou mystère*, dans *La Maison-Dieu*, 1959, n° 59, p. 37-59. — G. HUDON, *Le mystère de Noël d'après S. Augustin, ib.*, p. 60-84.

[9] S. Augustin, *Sermon 187*, n° 1, trad. G. HUMEAU, Paris, 1934, t. III, p. 51.

basses, il s'est construit avec notre boue une humble maison pour y détacher d'eux-mêmes ceux qu'il veut assujettir et tirer jusqu'à lui, guérissant l'orgueil et nourrissant l'amour. »

La même idée revient, exprimée avec la même force, dans les sermons de Noël ; le docteur a véritablement placé le Christ humble au cœur de sa christologie.

Saint Léon le Grand

La conception de S. Léon est sinon plus riche, du moins plus complexe [10]. Une fête liturgique n'est pas seulement une *memoria,* elle est un *mysterium ;* c'est l'anniversaire d'un moment de la révélation du grand *Sacramentum salutis* qui continue à se dérouler de nos jours, dans la vie de l'Eglise. La *virtus* de l'Avènement du Christ continue à agir et cette action est particulière en la fête de Noël. Chaque jour, il est loisible aux fidèles de méditer les événements de l'histoire du salut ; une telle méditation porte en elle son fruit, mais aucun jour ne nous introduit plus avant dans le mystère que la fête même de Noël ; non seulement elle nous remet l'événement en mémoire, mais elle établit entre l'événement et nous, un contact particulier, elle réalise une sorte de présence de l'événement passé sous la forme d'une efficience. Non que cet événement pris isolément ait une efficacité indépendamment des autres actes de la vie du Christ ; mais parce qu'il a eu son rôle propre dans l'œuvre totale de la Rédemption, son anniversaire est l'occasion pour Dieu d'appliquer à nos âmes les grâces acquises une fois pour toutes par son Fils :

« Une fois le Christ monté aux cieux, à la droite du Père, l'œuvre du salut restait à faire dans les âmes des rachetés qui se succéderaient au cours des temps jusqu'à la parousie, écrit Dom de Soos. A l'échelle de l'unité de temps qu'est l'année, qui constitue le grand rythme naturel à l'homme par le fait de son incorporation à un monde matériel, dont le rythme de renouvellement est composé habituellement du déroulement des quatre saisons, à cette échelle donc, la vie du Christ est représentée par l'ensemble des fêtes liturgiques... et de même que le *sacramentum salutis,* durant la vie terrestre du Christ, était lié aux différentes actions accomplies par lui en vue du salut, de même le *sacramentum salutis* qui opère dans le temps la transformation des fidèles au Christ, est lié aux divers mystères liturgiques qui célèbrent chaque année ces actions salutaires du Sauveur » (*op. cit.,* p. 76-77).

La fête de Noël n'est donc plus un simple anniversaire, elle est un *moment* du mystère de la Rédemption qui continue à opérer dans la vie de l'Eglise et dont la célébration occupe l'ensemble de l'année liturgique. Noël célèbre l'aurore de la Rédemption, d'où ses effets propres de restauration de l'homme et de déification, que S. Léon décrit en des formules d'une extrême densité : « *Creatoris ad creaturam descensio, credentium est ad æterna provectio* » (*PL.,* 54, c. 211, A) — « *Filius hominis factus est ut nos filii Dei esse possimus* » (*ib.,* c. 13 ,C). La naissance du Christ est le modèle selon lequel Dieu va causer en nous la grâce de la régénération ; grâce acquise définitivement par le Christ, au jour où s'acheva la Rédemption, mais dont la naissance temporelle du Fils de Dieu était l'inchoation. De même qu'il est né d'une Vierge par l'opération du Saint-Esprit, de même a-t-il donné à l'eau pure de la fontaine baptismale de produire en nous, par l'opération du même Esprit, une *origo spiritalis ;* de part et d'autre le principe est identique, les effets le seront également ; de la Mère-Vierge est né le Fils de Dieu, de l'eau baptismale naîtront des fils adoptifs. C'est ainsi que l'on peut voir dans la naissance du Christ le commencement de l'Eglise, l'inauguration de la race des fils : « *Generatio Christi origo est populi christiani et Natalis capitis natalis est corporis* » (*PL.,* 54, 213 B). Virtuellement nous sommes renés à dater du jour où le Fils de Dieu s'est incarné ; la fête de Noël vient chaque année rappeler notre origine.

IV. — LES TEXTES DE LA LITURGIE

Ces divers aspects doctrinaux se retrouvent dans les textes liturgiques ; ils ne sont pas les seuls envisagés ; à l'occasion de la fête de Noël les liturgies abordent successivement chacun des « *mirabilia Dei* » qui marquent la naissance du Christ, tantôt pour les enseigner aux fidèles, le plus souvent pour faire monter vers Dieu la gratitude de l'Eglise en un chant de louange ; la description des bienfaits divins prend alors la forme d'une « *Confessio* » au sens augustinien, c'est-à-dire d'une méditation aimante où l'Eglise, s'entretenant avec son Dieu dans la pleine conscience de l'amour dont elle est l'objet, est heureuse de lui témoigner son adoration admirative. Essayons maintenant d'en recueillir quelques-uns parmi les plus beaux textes utilisés par la liturgie, en les groupant le plus possible par affinités [11].

La venue du Roi pacifique

LES RÉCITS. — Les trois évangiles de la Vigile, de la messe de Minuit et de la messe de l'Aurore nous introduisent d'emblée dans la perspective historique de Noël. La lecture publique des événements dont la fête rappelle le souvenir a une importance majeure dans la célébration de la *memoria ;* c'est autour de ce noyau central que tous les autres textes évoluent ; ils sont la base véritable de la célébration et, en définitive, la liturgie se contente d'expliciter et de détailler les richesses doctrinales et spirituelles que contiennent les récits historiques.

L'annonciation à saint Joseph n'avait pas encore été mentionnée par la liturgie de l'Avent ; elle vient en dernière heure, au cours de la messe de la Vigile, à sa place chronologique bien qu'un peu tardivement, après les récits de l'Annonciation à à Notre-Dame et de la Visitation (Mercredi et Vendredi de la 3e semaine de l'Avent). A la messe de Minuit, se lit le beau texte de S. Luc sur la

[10] Cf. Dom M. B. de Soos, *Le mystère liturgique d'après S. Léon-le-Grand, Liturgiewissenschaft,* n° 34, Münster, 1959, surtout p. 22 s., 64 s., 116 s.

[11] Cf. l'excellent ouvrage de Dom J. Lemarié, *La manifestation du Seigneur,* « Lex Orandi » n° 25. Edit. du Cerf, 1957.

naissance du Christ, en place du récit de l'Annonciation qui, au V^e s., servait d'Evangile. La messe de l'Aurore donne la suite de la péricope : l'Adoration des bergers ; tandis qu'à la messe du Jour est réservé le Prologue de S. Jean, que S. Augustin connaissait déjà à cette place. La réintroduction tardive, en guise de dernier Evangile, du récit de l'Adoration des mages ramenait discrètement la fête romaine à son objet global primitif, celui qu'elle avait avant que l'influence orientale n'ait déterminé un dédoublement des commémorations. La nouvelle réforme l'a supprimé.

LE DÉSIR ET LA JOIE. — Dans l'attente de la naissance l'Eglise exprime l'espérance ardente en la venue de son Roi « dont le visage est désiré par la terre entière » (1° *Antienne* des I^{re} Vêpres); les I^{re} Vêpres sont, plus encore que la Vigile qui médite le plan divin concerté avant les siècles, le prolongement et l'étape ultime de l'Avent. Plus tard, *post eventum* pourrait-on dire, on reviendra sur l'attente et les prédications des prophètes, notamment aux secondes Vêpres de la fête et à la Circoncision, à laquelle les nouvelles rubriques ont redonné le nom antique d' « *Octava Nativitatis* ».

Lorsque le Roi pacifique a fait son entrée silencieuse et douce « *sicut pluvia in vellus* » — « *sicut imber super gramen* », la jubilation atteint un paroxysme :

« Aujourd'hui, dans le monde entier, les cieux ont distillé le miel » (*R.* 2° *des Matines*). — « O mystère insondable et sacrement admirable : les animaux ont pu voir le Seigneur, nouveau-né et couché dans la crèche » (*R.* 4°). — « Exsulte, fille de Sion, lance bien haut tes cris de louange, fille de Jérusalem, car ton Roi est venu, Saint et Sauveur du monde » (*Ant. de communion de la messe de l'Aurore*).

Et, en célébrant la Circoncision qu'il importe de ne pas dissocier de la fête de Noël, l'Eglise n'hésitera pas à reprendre le grand cri de joie pascale : « *Hæc dies quam fecit Dominus* » (R. 3° des Matines).

LA BEAUTÉ HUMAINE DU MESSIE. — La liturgie romaine est sobre sur la splendeur humaine du nouveau-né ; à Matines elle déclare seulement que « la grâce est répandue sur ses lèvres » (3° *Ant.*) et, le dimanche dans l'Octave, elle utilisera le même psaume 44 comme texte du Graduel avec une mélodie extraordinairement prenante. C'est tout ! Et il faut avouer que cette sobriété ne va pas sans surprendre ceux qui ont été habitués dès leur petite enfance à une vision poétique de Noël. Les nombreuses antiennes médiévales qui ont été conservées dans les divers livres liturgiques, insistent au contraire fortement sur l'aspect de beauté humaine où les tendances de la piété affective peuvent se déployer tout à leur aise ; cependant, même en célébrant la beauté de Jésus, elles ne perdent pas de vue la perspective de la Rédemption ; ainsi cette charmante antienne du Processionnal monastique :

« O bienheureuse enfance qui répare notre vie, o charmantes et délectables plaintes grâce auxquelles nous échappons aux pleurs éternels ! O heureux langes qui ont essuyé la souillure de nos péchés ! O crèche merveilleuse qui n'a pas seulement servi à mettre le foin des animaux, mais où l'on a trouvé la nourriture même des anges ! »

De cette antienne un commentaire peut être emprunté à une lettre du cistercien Adam de Perseigne, fruit certainement du même courant de dévotion ardente :

« Qu'il est agréable et innocent de partager les jeux de l'Enfant, de se fixer près de son berceau, de vagir avec lui ! Oh ! qu'elle est heureuse l'enfance qui mêle ses balbutiements à ceux d'un pareil enfant et s'enveloppe de ses langes ! Oui, par les langes dont s'enveloppe le Verbe enfant, les souillures de nos crimes sont lavées, par ses vagissements sont rachetés les gémissements éternels mérités par ceux qui ont fait fi de l'innocence... Que toute notre philosophie s'attache donc pour l'instant à l'enfance du Verbe Incarné ; et puisqu'elle nous fait en quelque sorte mesurer l'amour de Dieu à notre égard, appliquons-nous à le lui rendre selon la mesure de nos forces et avec fidélité » [12].

LE DEUXIÈME AVÈNEMENT. — Mais la contemplation ne s'arrête pas à la venue de l'Incarnation ; la perspective eschatologique est présente, elle aussi, à la célébration ; l'idée s'en trouve exprimée dans l'Oraison de la Vigile où nous demandons à Dieu de voir venir sans frayeur « le Juge que nous recevons aujourd'hui dans la joie », et dans l'épître de la messe de Minuit où S. Paul exhorte les fidèles à vivre dans la sobriété, la justice et la dévotion, dans l'attente de leur espérance bienheureuse : « l'avènement de gloire du Grand Dieu, Notre Sauveur Jésus-Christ » (Tit., II, 13).

Le rouleau de Ravenne (V^e s.) a conservé, dans un style très proche de la liturgie romaine, bien qu'adressée au Fils, une belle oraison qui exprime une idée voisine :

« Seigneur éternel, Fils de Dieu, devant le mystère inexplicable de ton Incarnation, les montagnes ont exulté et les collines ont été dans l'allégresse. Accorde, dans ta miséricorde, qu'en ton second avènement, nous ne te redoutions en aucune manière, mais que, libérés des chaînes de nos péchés, nous sentions vraiment que tu es le Rédempteur du genre humain, toi que nous proclamons vrai Dieu et Seigneur des Anges. »

Fils unique de Dieu

LA FILIATION DIVINE. — Celui qui vient vers l'humanité, comme l'un d'entre nous est le propre Fils de Dieu, le Verbe qui avec le Père est une seule et identique substance. Pour S. Augustin, Noël était l'occasion de célébrer la naissance éternelle du Fils dans le sein du Père. La liturgie n'envisage pas directement, semble-t-il, le mystère de la Naissance intemporelle ; c'est presque toujours de la nativité dans le temps et de l'humanité du Christ que doivent s'entendre les textes où le Père témoigne en faveur de la filiation divine du Christ, — textes qui ont été groupés, de préférence, au 3^e Nocturne des Matines et à la messe de Minuit. En quelques endroits cependant se retrouve la perspective augustinienne, notamment dans l'hymne des I^{res} Vêpres (qui est aussi celle des Matines) et dont la 1^{re} strophe est devenue méconnaissable depuis la révision de l'hymnaire entre-

[12] *Lettres d'Adam de Perseigne*, let. 3° à l'Abbé de Turpenay, trad. J. BOUVET, coll. « Sources chrétiennes ». Edit. du Cerf, 1960, p. 83 et 85.

prise par Urbain VIII, La voici dans sa teneur originale :

Jesu Redemptor omnium
Ex Patre Patris Unice,
Solus ante principium
Natus ineffabiliter.

Par contre, les passages où est affirmée la réalité et la pleine propriété du titre de Fils de Dieu revendiqué par le Messie, sont légion ; ils reprennent fréquemment les versets des deux psaumes messianiques par excellence, le ps. II et le ps. CIX. Le ps. CIX chante le Sacerdoce éternel et la Royauté universelle du Messie, qui ne sont l'un et l'autre le fruit d'aucune investiture terrestre. Ce psaume est utilisé surtout pour les pièces chantées de la messe de Minuit. Le ps. II, qui dépend peut-être de l'autre, décrit le drame messianique et la victoire nécessaire du Fils de Dieu sur toutes les forces que les « nations » lui opposeront. La liturgie fournit un commentaire de ces deux psaumes, en donnant comme lecture apostolique, à la messe du Jour, le début de l'Epître aux Hébreux qui, à partir de ces passages scripturaires, esquisse une démonstration de la supériorité du Christ par rapport aux anges et, en définitive, de sa divinité entendue au sens propre. Le capitule des Laudes et de None, le capitule de Sexte et de None de la Circoncision utilisent quelques versets de la péricope. Un autre texte messianique abondamment utilisé est le ch. IX d'Isaïe, que l'on retrouve, au rite monastique, comme cantique du 3e Nocturne et qui pourvoit aux Introït de la Messe de l'Aurore et de la Messe du Jour. En outre, les psaumes XXIII, XCII et XCV qui célèbrent la royauté universelle de Yahvé sur la terre, sont appliqués au Christ, autant d'affirmations de son pouvoir royal et de sa divinité.

NOEL, FÊTE DE LUMIÈRE. — Verbe de Dieu, le petit enfant de Bethléem est le révélateur du Père ; il est « *Lumen de Lumine* » et Illuminateur des hommes. La liturgie a utilisé l'image de la lumière : « *Tu Lumen, tu Splendor Patris* », pour parler du Fils de Dieu. Il est, en effet, la lumière superessentielle et subsistante « qui a resplendi sur nous aujourd'hui » (*Introït de la messe de l'Aurore*). L'obscurité matérielle de la nuit de Noël est une occasion de célébrer, en contraste, la clarté éblouissante qui s'est levée dans les ténèbres :

« O Dieu qui a fait resplendir cette nuit très sainte de l'éclat de la lumière véritable... » (*Collecte de la messe de Minuit*). — « Accorde, Dieu tout-puissant, à ceux qui ont été comblés par la lumière nouvelle du Verbe Incarné, de faire resplendir dans leurs actions, ce qui par la foi brille dans leurs âmes » (*Collecte de la messe de l'Aurore*).

Une Oraison du rouleau de Ravenne utilise magnifiquement les images de la nuit et de la lumière :

« Nous t'en prions, Dieu tout-puissant, que se lève en nos cœurs la Splendeur de ta Gloire, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de la sorte toute nuit disparaîtra et l'avènement de la Lumière véritable manifestera que nous sommes les fils du jour. »

Lumière qui introduit à la connaissance, et docilité des hommes à cette lumière, tel est le thème d'une Oraison visigothique, proche par ses idées de la Collecte de notre messe de l'Aurore :

« Seigneur, toi dont le Verbe habite l'immensité du ciel et, devenu chair, illumine la terre de ses rayons, donne-nous d'obéir étroitement à ce Verbe que par la sainte prédication tu nous as donné de connaître dans les générations des générations ; afin que Celui qui a disposé toutes choses avec toi dans la création sanctifie semblablement l'universalité des êtres dans la Rédemption » [13].

LA GLOIRE DU FILS DE DIEU. — « *Et vidimus gloriam ejus* », dit S. Jean dans le Prologue : gloire et lumière sont des notions bibliques très voisines; l'on se souvient que la Gloire de Yahvé et la colonne de feu qui guidait Israël, la nuit, dans le désert de Sinaï, ne font qu'un dans l'esprit des auteurs sacrés. Noël est un avènement de gloire et le Fils de Dieu est la Gloire de Dieu qui vient à nous : « *Hodie scietis quia veniet Dominus et mane videbitis Gloriam ejus* » ; les versets de l'Exode, par lesquels Moïse annonçait aux Hébreux la manne que Dieu allait faire descendre du ciel pour manifester sa Gloire, scandent l'Office de la Vigile et préparent les chrétiens à la venue du Pain vivant, descendu du ciel à Bethléem, la *maison du pain*. C'est le Christ, Roi de gloire qui va faire son entrée dans le monde (*Offertoire de la messe de la Vigile*).

Vrai Dieu et vrai homme

LES CONTRASTES. — Aussi nombreuses que les formules proclamant la divinité du Christ sont celles qui reprennent la doctrine définie à Ephèse et Chalcédoine. Il faut entendre sur ce chapitre saint Léon, qui a su trouver des formules d'un équilibre et d'une force inégalés. Les leçons du 2e Nocturne sont tirées de son sermon XXI, mais on ne peut s'empêcher d'évoquer ici son sermon XXII que la liturgie romaine utilise pour la fête récente de la Maternité de Notre-Dame :

« Celui qui était invisible en sa nature, s'est rendu visible en la nôtre ; l'incompréhensible a voulu être compris ; celui qui demeure avant le temps, a commencé d'être dans le temps ; le Maître de l'univers voilant sa Majesté a reçu la forme d'esclave. Dieu impassible il n'a pas dédaigné de devenir homme passible, et immortel, de se soumettre aux lois de la mort. »

Le Verbe de Dieu s'est fait chair ; l'égal du Père a reposé dans la mangeoire des animaux, tel est le paradoxe divin. Les liturgies orientales surtout expriment avec prédilection ces contrastes, car l'humilité incompréhensible du Fils de Dieu est l'attribut le plus capable de nous faire entrevoir les abîmes de grandeur de sa Majesté, « *abyssus abyssum invocat* » :

Il a bien voulu reposer sur la paille
La crèche ne l'a pas rebuté ;
Il s'est nourri d'un peu de lait
Lui qui de la faim préserve l'oiseau.

Un ancien répons, conservé au Processionnal monastique [14], développe la même image : « *Ipsum*

[13] VIVÈS, *Oracional visigotico*, Barcelone, 1946, n° 306.
[14] On trouve ce répons au Bréviaire romain, après la 8e leçon de Matines de la fête de la Circoncision, sous la forme suivante : *Salvatorem sæculorum, Ipsum Regem Angelorum. Sola Virgo lactabat Ubere de cœlo pleno.*

Regem angelorum sola Virgo lactabat de cœlo ubere pleno. »

FÊTE NUPTIALE. — Parce qu'elle célèbre l'union des deux natures, l'humaine et la divine, la fête de Noël a été interprétée comme une fête nuptiale au cours de laquelle est repris le psaume XLIV, épithalame royale ; le Fils de Dieu sortant du sein maternel est « l'époux qui se lève de son lit nuptial » ; mais le mystère de l'union se réalise sur un double plan ; il n'y a pas seulement union de l'humanité individuelle du Christ au Verbe de Dieu, le mariage spirituel se prolonge et s'épanouit dans l'union du Fils de Dieu avec son Eglise, l'humanité rachetée. Il semble que ce soit l'impropriété des termes, et leur insuffisance à rendre compte de l'union des deux natures en une seule personne, qui ait orienté vers la seconde conception :

« Dieu le Père célébra le mariage de son Fils, lorsqu'il l'unit dans le sein de la Vierge à la nature humaine, lorsqu'il voulut que le Dieu d'avant les siècles devînt homme à la fin des siècles, écrit S. Grégoire-le-Grand. Mais habituellement l'union matrimoniale s'effectue entre deux personnes ; éloignons bien de nos intelligences cette erreur selon laquelle nous pourrions croire la personne de Dieu et homme, Notre Rédempteur Jésus-Christ formée par l'union des deux personnes. Nous dirons qu'il subsiste de deux natures et en deux natures, mais évitons comme un crime de le croire composé de deux personnes. Il est plus clair et plus sûr de dire que Dieu le Père célébra le mariage de son Fils, lorsqu'il lui unit la Sainte Eglise par le mystère de l'Incarnation. Le sein de la Vierge-Mère fut le lit nuptial de cet époux ; aussi le psalmiste dit-il : « Il a placé sa tente dans le soleil et, lui, ressemble à un époux qui sort de son lit nuptial » [15].

La Rédemption de l'homme

« SALUTARE DEI ». — « *Filius datus est nobis* ». L'humanité est étroitement impliquée, en effet, dans le mystère de Noël : Dieu réalise un plan divin préparé dès l'origine des temps, dit l'épître de la Vigile ; il veut par son Fils rappeler à lui l'humanité. « La bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes sont apparus » au jour de Noël (*épître* de la messe de l'Aurore) ; mais il faut voir là une première maille d'un réseau beaucoup plus vaste de grâces absolument imméritées, par lesquelles Dieu va nous introduire jusque dans sa gloire :

« Réjouissons-nous dans le Seigneur, livrons-nous à une joie toute spirituelle, car voici qu'a commencé à briller pour nous le jour nouveau de notre Rédemption, jour depuis longtemps préparé, jour de l'éternel bonheur » [16].

Noël est la présence sur terre du Christ-Rédempteur, du « *Deus auxilians* » : « *Videbitis auxilium Domini super vos* » (R. 2 des *Matines de la Vigile*). — « Toute chair va voir le Salut de Dieu » (*Ant. de communion de la Vigile*). Il serait aisé d'accumuler les textes parallèles. Le petit enfant de la crèche est le Dieu qui vient au secours de son peuple, qui s'avance vers l'humanité pour la racheter et la sauver.

LIBÉRATION DU PÉCHÉ. — Le premier effet de la Rédemption peut être envisagé sous son aspect négatif ; c'est une délivrance, la libération du péché qui nous tenait en servitude : « *Completa est malitia ejus : dimissa est iniquitas illius* », chante Isaïe, au I[er] Nocturne. La *vetusta servitus* dans laquelle nous tenait le péché est abolie (Collecte de la messe du Jour), parce que l'Incarnation du Fils de Dieu implique le triomphe sur le péché, qu'il remportera au soir du Vendredi Saint. C'est un lutteur qui descend du ciel pour affronter le démon et le vaincre par ses propres armes :

Le bienheureux Créateur du monde
A revêtu le corps de l'esclave,
Afin de libérer la chair par la chair
Et d'empêcher sa créature de périr.
(*Hymne des Laudes*).

« Voici donc venir l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (R. 2 *des Matines de la Circoncision*). L'œuvre de libération du péché est également contemplée sous la forme d'une réintégration dans le paradis perdu :

« Pour nous rappeler des liens originels et des errements de ce monde à l'éternelle béatitude, il est descendu vers nous qui ne pouvions nous élever à lui » [17].

C'est l'idée exprimée par le 1[er] Répons des Matines :

« Aujourd'hui le Roi des cieux a daigné naître pour nous de la Vierge, afin de rappeler au royaume du ciel l'homme qui s'était perdu. »

L'ADOPTION DES ENFANTS DE DIEU. — Chacune des phases de la vie du Rédempteur a, pour saint Léon, son retentissement dans l'ouvrage de notre restauration et produit en nous un effet qui porte la ressemblance de son modèle :

« Il a été petit, il a été enfant pour que vous puissiez, vous, être homme achevé ; il est, lui, enveloppé de langes pour que vous soyez, vous, dégagés des liens de la mort. Lui qui était riche, s'est fait pauvre à cause de vous, afin que sa pauvreté vous enrichisse (II Cor., VIII, 9). C'est donc mon patrimoine que cette pauvreté et la faiblesse du Seigneur est ma force. Il a préféré pour lui l'indigence afin d'être prodigue pour tous. C'est moi que purifient ces pleurs de son enfance vagissante, ce sont mes fautes qu'ont lavées ses larmes » [18].

On reconnaît le thème. Et ailleurs :

« La mort est détruite par la mort, la naissance réparée par la naissance, parce que la Rédemption abolit l'esclavage tandis que la régénération transforme l'origine » [19].

Le baptême et la régénération qu'il cause, sont ainsi mis en relation étroite avec la naissance du Christ. Le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, pour nous apporter le don de l'adoption divine ; l'homme formé une première fois à l'image de Dieu, a par son péché perdu cette forme ; il doit être reformé à l'image du Fils de Dieu incarné :

[15] S. Grégoire-le-Grand, *homélie XXXVIII in Evang.*, *Brev. rom.*, XIX[e] dim. après la Pentecôte.
[16] S. Léon, *Sermon 22*, n° 1, *PL.* 54, c. 193-194.
[17] It. *Sermon 23*, n° 3, c. 201 B.
[18] It. Traité sur l'Evangile de *S. Luc*, trad. Dom G. TISSOT, coll. « Sources chrétiennes », 1958, t. I, p. 91.
[19] It., *Sermon 22*, n° 4, *PL.* 54, c. 197 C.

prise par Urbain VIII, La voici dans sa teneur originale :

> Jesu Redemptor omnium
> Ex Patre Patris Unice,
> Solus ante principium
> Natus ineffabiliter.

Par contre, les passages où est affirmée la réalité et la pleine propriété du titre de Fils de Dieu revendiqué par le Messie, sont légion ; ils reprennent fréquemment les versets des deux psaumes messianiques par excellence, le ps. II et le ps. CIX. Le ps. CIX chante le Sacerdoce éternel et la Royauté universelle du Messie, qui ne sont l'un et l'autre le fruit d'aucune investiture terrestre. Ce psaume est utilisé surtout pour les pièces chantées de la messe de Minuit. Le ps. II, qui dépend peut-être de l'autre, décrit le drame messianique et la victoire nécessaire du Fils de Dieu sur toutes les forces que les « nations » lui opposeront. La liturgie fournit un commentaire de ces deux psaumes, en donnant comme lecture apostolique, à la messe du Jour, le début de l'Epître aux Hébreux qui, à partir de ces passages scripturaires, esquisse une démonstration de la supériorité du Christ par rapport aux anges et, en définitive, de sa divinité entendue au sens propre. Le capitule des Laudes et de None, le capitule de Sexte et de None de la Circoncision utilisent quelques versets de la péricope. Un autre texte messianique abondamment utilisé est le ch. IX d'Isaïe, que l'on retrouve, au rite monastique, comme cantique du 3e Nocturne et qui pourvoit aux Introït de la Messe de l'Aurore et de la Messe du Jour. En outre, les psaumes XXIII, XCII et XCV qui célèbrent la royauté universelle de Yahvé sur la terre, sont appliqués au Christ, autant d'affirmations de son pouvoir royal et de sa divinité.

NOEL, FÊTE DE LUMIÈRE. — Verbe de Dieu, le petit enfant de Bethléem est le révélateur du Père ; il est « *Lumen de Lumine* » et Illuminateur des hommes. La liturgie a utilisé l'image de la lumière : « *Tu Lumen, tu Splendor Patris* », pour parler du Fils de Dieu. Il est, en effet, la lumière superessentielle et subsistante « qui a resplendi sur nous aujourd'hui » (*Introït de la messe de l'Aurore*). L'obscurité matérielle de la nuit de Noël est une occasion de célébrer, en contraste, la clarté éblouissante qui s'est levée dans les ténèbres :

« O Dieu qui a fait resplendir cette nuit très sainte de l'éclat de la lumière véritable... » (*Collecte de la messe de Minuit*). — « Accorde, Dieu tout-puissant, à ceux qui ont été comblés par la lumière nouvelle du Verbe Incarné, de faire resplendir dans leurs actions, ce qui par la foi brille dans leurs âmes » (*Collecte de la messe de l'Aurore*).

Une Oraison du rouleau de Ravenne utilise magnifiquement les images de la nuit et de la lumière :

« Nous t'en prions, Dieu tout-puissant, que se lève en nos cœurs la Splendeur de ta Gloire, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de la sorte toute nuit disparaîtra et l'avènement de la Lumière véritable manifestera que nous sommes les fils du jour. »

Lumière qui introduit à la connaissance, et docilité des hommes à cette lumière, tel est le thème d'une Oraison visigothique, proche par ses idées de la Collecte de notre messe de l'Aurore :

« Seigneur, toi dont le Verbe habite l'immensité du ciel et, devenu chair, illumine la terre de ses rayons, donne-nous d'obéir étroitement à ce Verbe que par la sainte prédication tu nous as donné de connaître dans les générations des générations ; afin que Celui qui a disposé toutes choses avec toi dans la création sanctifie semblablement l'universalité des êtres dans la Rédemption »[13].

LA GLOIRE DU FILS DE DIEU. — « *Et vidimus gloriam ejus* », dit S. Jean dans le Prologue : gloire et lumière sont des notions bibliques très voisines; l'on se souvient que la Gloire de Yahvé et la colonne de feu qui guidait Israël, la nuit, dans le désert de Sinaï, ne font qu'un dans l'esprit des auteurs sacrés. Noël est un avènement de gloire et le Fils de Dieu est la Gloire de Dieu qui vient à nous : « *Hodie scietis quia veniet Dominus et mane videbitis Gloriam ejus* » ; les versets de l'Exode, par lesquels Moïse annonçait aux Hébreux la manne que Dieu allait faire descendre du ciel pour manifester sa Gloire, scandent l'Office de la Vigile et préparent les chrétiens à la venue du Pain vivant, descendu du ciel à Bethléem, la *maison du pain*. C'est le Christ, Roi de gloire qui va faire son entrée dans le monde (*Offertoire de la messe de la Vigile*).

Vrai Dieu et vrai homme

LES CONTRASTES. — Aussi nombreuses que les formules proclamant la divinité du Christ sont celles qui reprennent la doctrine définie à Ephèse et Chalcédoine. Il faut entendre sur ce chapitre saint Léon, qui a su trouver des formules d'un équilibre et d'une force inégalés. Les leçons du 2e Nocturne sont tirées de son sermon XXI, mais on ne peut s'empêcher d'évoquer ici son sermon XXII que la liturgie romaine utilise pour la fête récente de la Maternité de Notre-Dame :

« Celui qui était invisible en sa nature, s'est rendu visible en la nôtre ; l'incompréhensible a voulu être compris ; celui qui demeure avant le temps, a commencé d'être dans le temps ; le Maître de l'univers voilant sa Majesté a reçu la forme d'esclave. Dieu impassible il n'a pas dédaigné de devenir homme passible, et immortel, de se soumettre aux lois de la mort. »

Le Verbe de Dieu s'est fait chair ; l'égal du Père a reposé dans la mangeoire des animaux, tel est le paradoxe divin. Les liturgies orientales surtout expriment avec prédilection ces contrastes, car l'humilité incompréhensible du Fils de Dieu est l'attribut le plus capable de nous faire entrevoir les abîmes de grandeur de sa Majesté, « *abyssus abyssum invocat* » :

> Il a bien voulu reposer sur la paille
> La crèche ne l'a pas rebuté ;
> Il s'est nourri d'un peu de lait
> Lui qui de la faim préserve l'oiseau.

Un ancien répons, conservé au Processionnal monastique[14], développe la même image : « *Ipsum*

[13] VIVÈS, *Oracional visigotico*, Barcelone, 1946, n° 306.

[14] On trouve ce répons au Bréviaire romain, après la 8e leçon de Matines de la fête de la Circoncision, sous la forme suivante : *Salvatorem sæculorum, Ipsum Regem Angelorum. Sola Virgo lactabat Ubere de cœlo pleno.*

Regem angelorum sola Virgo lactabat de cœlo ubere pleno. »

Fête nuptiale. — Parce qu'elle célèbre l'union des deux natures, l'humaine et la divine, la fête de Noël a été interprétée comme une fête nuptiale au cours de laquelle est repris le psaume xliv, épithalame royale ; le Fils de Dieu sortant du sein maternel est « l'époux qui se lève de son lit nuptial » ; mais le mystère de l'union se réalise sur un double plan ; il n'y a pas seulement union de l'humanité individuelle du Christ au Verbe de Dieu, le mariage spirituel se prolonge et s'épanouit dans l'union du Fils de Dieu avec son Eglise, l'humanité rachetée. Il semble que ce soit l'impropriété des termes, et leur insuffisance à rendre compte de l'union des deux natures en une seule personne, qui ait orienté vers la seconde conception :

« Dieu le Père célébra le mariage de son Fils, lorsqu'il l'unit dans le sein de la Vierge à la nature humaine, lorsqu'il voulut que le Dieu d'avant les siècles devînt homme à la fin des siècles, écrit S. Grégoire-le-Grand. Mais habituellement l'union matrimoniale s'effectue entre deux personnes ; éloignons bien de nos intelligences cette erreur selon laquelle nous pourrions croire la personne de Dieu et homme, Notre Rédempteur Jésus-Christ formée par l'union des deux personnes. Nous dirons qu'il subsiste de deux natures et en deux natures, mais évitons comme un crime de le croire composé de deux personnes. Il est plus clair et plus sûr de dire que Dieu le Père célébra le mariage de son Fils, lorsqu'il lui unit la Sainte Eglise par le mystère de l'Incarnation. Le sein de la Vierge-Mère fut le lit nuptial de cet époux ; aussi le psalmiste dit-il : « Il a placé sa tente dans le soleil et, lui, ressemble à un époux qui sort de son lit nuptial » [15].

La Rédemption de l'homme

« Salutare Dei ». — « *Filius datus est nobis* ». L'humanité est étroitement impliquée, en effet, dans le mystère de Noël : Dieu réalise un plan divin préparé dès l'origine des temps, dit l'épître de la Vigile ; il veut par son Fils rappeler à lui l'humanité. « La bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes sont apparus » au jour de Noël (*épître* de la messe de l'Aurore) ; mais il faut voir là une première maille d'un réseau beaucoup plus vaste de grâces absolument imméritées, par lesquelles Dieu va nous introduire jusque dans sa gloire :

« Réjouissons-nous dans le Seigneur, livrons-nous à une joie toute spirituelle, car voici qu'a commencé à briller pour nous le jour nouveau de notre Rédemption, jour depuis longtemps préparé, jour de l'éternel bonheur » [16].

Noël est la présence sur terre du Christ-Rédempteur, du « *Deus auxilians* » : « *Videbitis auxilium Domini super vos* » (R. 2 des *Matines de la Vigile*). — « Toute chair va voir le Salut de Dieu » (*Ant. de communion de la Vigile*). Il serait aisé d'accumuler les textes parallèles. Le petit enfant de la crèche est le Dieu qui vient au secours de son peuple, qui s'avance vers l'humanité pour la racheter et la sauver.

Libération du péché. — Le premier effet de la Rédemption peut être envisagé sous son aspect négatif ; c'est une délivrance, la libération du péché qui nous tenait en servitude : « *Completa est malitia ejus : dimissa est iniquitas illius* », chante Isaïe, au Ier Nocturne. La *vetusta servitus* dans laquelle nous tenait le péché est abolie (Collecte de la messe du Jour), parce que l'Incarnation du Fils de Dieu implique le triomphe sur le péché, qu'il remportera au soir du Vendredi Saint. C'est un lutteur qui descend du ciel pour affronter le démon et le vaincre par ses propres armes :

Le bienheureux Créateur du monde
A revêtu le corps de l'esclave,
Afin de libérer la chair par la chair
Et d'empêcher sa créature de périr.
(*Hymne des Laudes*).

« Voici donc venir l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (R. 2 *des Matines de la Circoncision*). L'œuvre de libération du péché est également contemplée sous la forme d'une réintégration dans le paradis perdu :

« Pour nous rappeler des liens originels et des errements de ce monde à l'éternelle béatitude, il est descendu vers nous qui ne pouvions nous élever à lui » [17].

C'est l'idée exprimée par le 1er Répons des Matines :

« Aujourd'hui le Roi des cieux a daigné naître pour nous de la Vierge, afin de rappeler au royaume du ciel l'homme qui s'était perdu. »

L'adoption des enfants de dieu. — Chacune des phases de la vie du Rédempteur a, pour saint Léon, son retentissement dans l'ouvrage de notre restauration et produit en nous un effet qui porte la ressemblance de son modèle :

« Il a été petit, il a été enfant pour que vous puissiez, vous, être homme achevé ; il est, lui, enveloppé de langes pour que vous soyez, vous, dégagés des liens de la mort. Lui qui était riche, s'est fait pauvre à cause de vous, afin que sa pauvreté vous enrichisse (II Cor., viii, 9). C'est donc mon patrimoine que cette pauvreté et la faiblesse du Seigneur est ma force. Il a préféré pour lui l'indigence afin d'être prodigue pour tous. C'est moi que purifient ces pleurs de son enfance vagissante, ce sont mes fautes qu'ont lavées ses larmes » [18].

On reconnaît le thème. Et ailleurs :

« La mort est détruite par la mort, la naissance réparée par la naissance, parce que la Rédemption abolit l'esclavage tandis que la régénération transforme l'origine » [19].

Le baptême et la régénération qu'il cause, sont ainsi mis en relation étroite avec la naissance du Christ. Le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, pour nous apporter le don de l'adoption divine ; l'homme formé une première fois à l'image de Dieu, a par son péché perdu cette forme ; il doit être reformé à l'image du Fils de Dieu incarné :

[15] S. Grégoire-le-Grand, *homélie XXXVIII in Evang.*, *Brev. rom.*, XIXe dim. après la Pentecôte.
[16] S. Léon, *Sermon 22*, n° 1, *PL.* 54, c. 193-194.

[17] It. *Sermon 23*, n° 3, c. 201 B.
[18] It. Traité sur l'Evangile de *S. Luc*, trad. Dom G. Tissot, coll. « Sources chrétiennes », 1958, t. i, p. 91.
[19] It., *Sermon 22*, n° 4, *PL.* 54, c. 197 C.

« Le Dieu tout-puissant qui a créé l'homme à son image, dit S. Odilon de Cluny, n'a pas voulu qu'il périt éternellement dans sa difformité ; il a envoyé son Fils qui parut parmi les hommes, le plus beau d'entre les fils des hommes, afin que l'homme merveilleusement formé par la puissance de sa divinité, soit miséricordieusement réformé par la présence de son humanité et transformé d'une forme informe en une forme magnifique (*formosam*). Le Seigneur a pris la forme du serf pour nous réconcilier à Dieu le Père. Il a voulu paraître visible dans notre chair pour que nous puissions revenir sous sa conduite, à l'amour des réalités invisibles »[20].

Un texte de cette nature montre à quel point le Moyen Age s'est nourri de la doctrine patristique et combien ses œuvres sont en harmonie avec la littérature chrétienne antique. Les auteurs qui ont paru avant l'âge scolastique, forment le dernier anneau d'une longue chaîne, qui va des Pères du IVᵉ siècle à ceux du XIIᵉ.

La liturgie visigothique met, elle aussi, le don de la régénération et de l'adoption divine en rapport avec le mystère de Noël ; voici, à titre d'exemple, une Oraison pour la fête de Noël :

« Seigneur Jésus-Christ, qui, Grand Dieu procédant du Père, a daigné naître, petit, de l'homme, afin que le monde créé par toi, soit sauvé certainement par toi : sois-nous propice et aie pitié de nous ; purifie-nous de la contagion du monde et fais-nous purs en ce monde (*in hoc mundo mundos*) que tu es venu non pas juger mais sauver ; ainsi, petit enfant né pour nous, fils à nous donné, nous mériterons d'obtenir en toi le commencement de notre régénération et le don de l'adoption »[21].

Il y a donc un « échange admirable » où Dieu prend notre humanité pour nous donner sa déité, selon l'expression très forte de la 1ʳᵉ antienne de la Circoncision ; l'idée d'échange se retrouve exprimée dans toutes les liturgies ; Dieu nous adopte pour nous rendre semblables à lui ; et il emprunte à l'humanité la chair, le sang, les souffrances pour lui donner, à la place, sa béatitude, couronnement de la régénération que sa naissance temporelle lui a obtenue.

GAGE D'IMMORTALITÉ. — Selon la doctrine de S. Paul, l'adoption divine est une étape dans l'œuvre de la justification totale dont le premier moment est la prédestination, qui a été suivie, dans le temps, de l'appel divin, la glorification finale étant le but ultime. Le mystère de Noël se présente à nous comme le gage des biens éternels ; les Oraisons rappellent souvent cette doctrine ; la postcommunion de la messe du Jour le fait avec un rare bonheur :

« Que le Sauveur du monde, né aujourd'hui, qui est pour nous l'auteur de la génération divine, soit de la même manière le dispensateur de l'immortalité. »

Il y aurait encore beaucoup à dire, notamment sur la portée cosmique de la Rédemption, toute la création matérielle bénéficiant, à sa manière, de façon indirecte de la restauration. La liturgie n'invite-t-elle pas l'univers à partager la joie des hommes.

> A ce jour le ciel, la terre et la mer,
> A lui, tout ce qu'ils contiennent
> Comme à l'Auteur de votre avènement
> Chantent un cantique d'exultation
> (*Hymne des Vêpres*).

On ne verra pas là une simple fiction littéraire, la création obéit à Dieu et est une louange vivante ; S. Paul nous dit qu'elle gémit de se voir, par la faute de l'homme, détournée de sa fin et réduite à servir la vanité (Rom., VIII, 19). La restauration du plan originel, qui s'inaugure à la naissance du Christ, lui redonne son orientation véritable. Contemplé dans cette perspective, Noël est une rédemption pour l'univers entier ; c'est le sens de la notice du Martyrologe qui se lit à la Vigile : le Fils de Dieu a vraiment voulu consacrer le monde par son avènement.

Noël, fête mariale

Est-il superflu de rappeler la place tenue par Notre-Dame dans la liturgie de Noël ? A défaut d'un cycle autonome pour célébrer la Sainte Vierge Marie, c'est à l'occasion des mystères de son Fils et principalement à Noël que l'Eglise ancienne vénérait la Théotokos. La place de Notre-Dame dans la piété liturgique était conçue en fonction du rôle qu'elle avait joué dans l'œuvre rédemptrice[22].

La liturgie romaine insiste à la fois sur la virginité de Notre-Dame et sur sa Maternité divine. Les byzantins et les latins médiévaux, eux, ont su méditer avec un art consommé sur la foi et la joie de Marie :

« La vigne mystique, après avoir produit sans culture la céleste grappe, la soutenait de ses bras, comme sur ses rameaux : Tu es mon fruit, disait-elle, tu es ma vie ; je sais de toi-même que je suis encore ce que j'étais, ô mon Dieu ; car le sceau de ma virginité n'a point été brisé ; c'est pourquoi je te proclame immuable et Verbe fait chair. Je n'ai point connu l'homme, mais je te reconnais pour le libérateur de la commune perdition ; je suis toujours chaste même après ta naissance. Tel tu trouvas mon sein, tel tu l'as laissé, c'est pourquoi toute créature me chante et s'écrie : Réjouis-toi, ô pleine de grâces ! »[23]

De son côté, le cistercien Amédée de Lausanne écrit dans une homélie sur la Nativité :

« En prenant dans ses bras, pour la première fois, son petit enfant Emmanuel, elle considéra une lumière incomparablement plus belle que celle du soleil, et elle ressentit les ardeurs d'un feu qu'aucune eau n'eût été capable d'éteindre. Elle reçut, voilée par ce petit corps qui venait de naître, l'éclatante lumière qui illumine toutes choses et elle put porter dans ses bras le Verbe qui porte tout ce qui existe »[24].

* *

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cette étude sur la liturgie de Noël qu'en citant longuement l'hymne admirable de Romanos le mé-

[20] S. Odilon de Cluny, *Sermo* 1, *de Nativ. Dni.*, PL 142, c. 992 B.
[21] *Oracional visigotico*, n° 291.

[22] Cf. Dom P. Bruylants, *Les origines du culte de la Sainte Vierge à Rome*, dans *Quest. liturg. et paroiss.*, t. XXIII (1938), p. 270-281.
[23] Synaxe de la Mère de Dieu, 26 déc. Orthros. *Les Ménées* ; éd. rom., t. II, p. 651, trad. dans Dom Guéranger, *L'Année liturgique*, *L'Avent et Noël*. Desclée, 1948, p. 377.
[24] Amédée de Lausanne, *Homélie* 4ᵉ, PL 188, c. 1321, trad. R. P. Thomas, dans « Coll. O.C.R. », 1957, p. 35.

lode sur la Nativité, car elle résume parfaitement plusieurs des divers aspects que les liturgies se sont plu à contempler ; en utilisant le procédé des contrastes dont nous avons donné plus haut quelques exemples, l'hymne de Romanos leur confère un singulier relief :

« La Vierge aujourd'hui met au monde Celui qui dépasse la nature ; la terre donne une grotte pour gîte à l'Inaccessible. Les Anges font assaut de louanges, les Mages sont en route à la suite de l'étoile. Car pour nous, voici qu'est né, petit enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

Voici qu'en Bethléem Eden est ouvert, venez donc et voyez : quel mets suave est là caché pour nous ! Venez, dans cette grotte abreuvons-nous des délices du paradis. Là fleurit sans être arrosée la tige qui a produit la grâce. Là est le puits qu'aucune main n'a creusé et dont David un jour eût voulu boire. Ici tout d'un coup, grâce à la Vierge qui enfante, d'Adam et de David la soif est apaisée. Donc hâtons-nous d'aller où vient de naître, petit enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

Le Père de la Mère a voulu être son fils ; le Sauveur des enfants gît, enfant dans une crèche. Fixant ses yeux sur lui, celle qui l'enfante a dit : *« Qu'est-ce cela, ô mon Fils ! En quelle manière as-tu pris génération en moi ? en quelle manière as-tu trouvé vie et croissance ? Je te vois, ô fruit de mes entrailles et dans la stupeur ; mon sein s'emplit de lait et je n'ai point connu d'homme. Et tandis que je t'admire en ces langes, je contemple la fleur de ma virginité toujours sauve, ô toi qui l'as gardée en daignant naître, petit enfant d'un jour, Dieu d'avant tous les siècles ! »*

« Roi Très-Haut, qui t'attire au milieu des mendiants ? Créateur des cieux, pourquoi viens-tu chez les habitants de la terre ? Une grotte fait tes délices, une crèche est ton amour ! Voici bien que pour ta servante il n'y a point de place dans l'hôtellerie ; et non seulement pas de place, pas de grotte même, car celle-ci est à d'autres ; pourtant à Sara quand elle eut un fils, beaucoup de terre fut donnée ; à moi pas une tanière ; pour tout, j'ai cet antre où tu as voulu habiter petit enfant d'un jour, Dieu avant tous les siècles »[38].

Dom C. OURY, O.S.B.

N. B. — Sur cette liturgie de Noël viennent de paraître deux ouvrages, dont il nous sera donné de parler plus tard mais que nous voulons signaler dès maintenant :

Adrien Nocent. *Contempler sa gloire. Avent, Noël, Épiphanie.* In-8 (14 × 21), 232 p. — Paris, Edit. Universitaires (72, Bd St-Germain), 1960.

Dom Claude Jean-Nesmy. *Spiritualité de Noël.* In-8 (14 × 19), 340 p. « Cahiers de la Pierre-qui-vire ». — Paris, Desclée de Brouwer, 1960.

[38] Romanos le mélode, *In Christi Nativitatem*, Cant. I. J.-B. Pitra, *Analecta sacra Spicil. solesmensi*, Paris, 1876, p. II ss. trad. dans Dom Guéranger, *L'Année liturgique*, Mame, 1934, p. 572-574.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Michel HAYEK. — **Le Christ de l'Islam.** Textes présentés, traduits et annotés par Michel Hayek. — In-8 de 288 p., 12 NF. — Paris, Ed. du Seuil, 1959.

M. l'Abbé Hayek, prêtre maronite, ancien élève de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, puis de l'Institut Catholique de Paris, est professeur à l'Université féminine de ce même Institut et aumônier des étudiants libanais à Paris. Son livre veut nous prouver que chrétiens et musulmans sont très près les uns des autres et pour ce faire il nous apporte tous les documents recueillis dans la littérature islamique. Ces textes, il est indispensable de les connaître, mais que valent-ils au point de vue critique et historique ? Ils représentent une tradition musulmane qui n'a pas de base sérieuse. Il suffit de renvoyer à l'ouvrage de M. Rondot *l'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui*, p. 323 sq. sur l'impossibilité qu'il y a aujourd'hui encore pour le Christianisme de s'entendre avec l'Islam ou au livre de M. Blachère, *Le problème de Mahomet*. Les points de vue des écrivains musulmans peuvent changer, mais même chez les auteurs les plus modernes[1], là où l'on rencontre le plus de sympathie pour la personne de N.-S., partout et toujours se retrouve la même opposition fondamentale sur la valeur des textes évangéliques pour les musulmans : le Christ n'est pas Dieu et sa passion n'a aucune valeur de rédemption.

Giulio BASETTI-SAMI, O.F.M. — **Mohammed et saint François.** — In-12 de 284 p. Prix non indiqué. — Ottawa 2, Ont. Canada. Commissariat de Terre Sainte, 1959.

Que diraient les vieux martyrs franciscains de l'Islam ?... Mahomet a été un grand saint, favorisé par Dieu des grâces les plus insignes, il est le héraut du monothéisme et il y a dans sa vie des prodiges mystiques incomparables. Le miracle des stigmates à Alverne constitue une intercession pour le monde musulman. Il paraît, d'après ce que nous révèle l'éditeur, que sur le conseil d'amis désintéressés et animés d'un amour sincère pour nos frères musulmans, l'auteur se serait décidé à écrire une vision de fraternité capable d'unir Mohammed et saint François. Que voilà donc un livre qui, pour beaucoup de raisons, suscitera plus que de l'étonnement !

Régis BLACHÈRE. — **Introduction au Coran.** 2e édition partiellement refondue. — (14 × 19), XXXIII-310 p., 12 NF. — Paris, Besson et Chantemerle, 1960.

Cette Introduction au Coran n'a d'autre ambition que d'offrir au lecteur non spécialisé une brève histoire de ce livre religieux. Comment s'est formé le Coran ? Quelle foi pouvons-nous accorder, du point de vue critique, au texte qui nous aurait transmis l'expérience religieuse vécue par Mahomet ?

Le prophète de l'Islam est mort à Médine, le 8 juin 632. Il ne fait pas de doute que le Coran doit être considéré comme l'œuvre authentique et personnelle de Mahomet, mais au moment de sa mort, qu'en était-il

[1] Cf. Quatre ouvrages en arabe sur le Christ dans les Mélanges de l'Institut Dominicain d'Études Orientales du Caire, 1956, p. 307-356.

« Le Dieu tout-puissant qui a créé l'homme à son image, dit S. Odilon de Cluny, n'a pas voulu qu'il périt éternellement dans sa difformité ; il a envoyé son Fils qui parut parmi les hommes, le plus beau d'entre les fils des hommes, afin que l'homme merveilleusement formé par la puissance de sa divinité, soit miséricordieusement réformé par la présence de son humanité et transformé d'une forme informe en une forme magnifique (*formosam*). Le Seigneur a pris la forme du serf pour nous réconcilier à Dieu le Père. Il a voulu paraître visible dans notre chair pour que nous puissions revenir sous sa conduite, à l'amour des réalités invisibles »[20].

Un texte de cette nature montre à quel point le Moyen Age s'est nourri de la doctrine patristique et combien ses œuvres sont en harmonie avec la littérature chrétienne antique. Les auteurs qui ont paru avant l'âge scolastique, forment le dernier anneau d'une longue chaîne, qui va des Pères du IVe siècle à ceux du XIIe.

La liturgie visigothique met, elle aussi, le don de la régénération et de l'adoption divine en rapport avec le mystère de Noël ; voici, à titre d'exemple, une Oraison pour la fête de Noël :

« Seigneur Jésus-Christ, qui, Grand Dieu procédant du Père, a daigné naître, petit, de l'homme, afin que le monde créé par toi, sois sauvé certainement par toi : sois-nous propice et aie pitié de nous ; purifie-nous de la contagion du monde et fais-nous purs en ce monde (*in hoc mundo mundos*) que tu es venu non pas juger mais sauver ; ainsi, petit enfant né pour nous, fils à nous donné, nous mériterons d'obtenir en toi le commencement de notre régénération et le don de l'adoption »[21]

Il y a donc un « échange admirable » où Dieu prend notre humanité pour nous donner sa déité, selon l'expression très forte de la 1re antienne de la Circoncision ; l'idée d'échange se retrouve exprimée dans toutes les liturgies ; Dieu nous adopte pour nous rendre semblables à lui ; et il emprunte à l'humanité la chair, le sang, les souffrances pour lui donner, à la place, sa béatitude, couronnement de la régénération que sa naissance temporelle lui a obtenue.

GAGE D'IMMORTALITÉ. — Selon la doctrine de S. Paul, l'adoption divine est une étape dans l'œuvre de la justification totale dont le premier moment est la prédestination, qui a été suivie, dans le temps, de l'appel divin, la glorification finale étant le but ultime. Le mystère de Noël se présente à nous comme le gage des biens éternels ; les Oraisons rappellent souvent cette doctrine ; la postcommunion de la messe du Jour le fait avec un rare bonheur :

« Que le Sauveur du monde, né aujourd'hui, qui est pour nous l'auteur de la génération divine, soit de la même manière le dispensateur de l'immortalité. »

Il y aurait encore beaucoup à dire, notamment sur la portée cosmique de la Rédemption, toute la création matérielle bénéficiant, à sa manière, de façon indirecte de la restauration. La liturgie n'invite-t-elle pas l'univers à partager la joie des hommes.

A ce jour le ciel, la terre et la mer,
A lui, tout ce qu'ils contiennent
Comme à l'Auteur de votre avènement
Chantent un cantique d'exultation
(*Hymne des Vêpres*).

On ne verra pas là une simple fiction littéraire, la création obéit à Dieu et est une louange vivante ; S. Paul nous dit qu'elle gémit de se voir, par la faute de l'homme, détournée de sa fin et réduite à servir la vanité (Rom., VIII, 19). La restauration du plan originel, qui s'inaugure à la naissance du Christ, lui redonne son orientation véritable. Contemplé dans cette perspective, Noël est une rédemption pour l'univers entier ; c'est le sens de la notice du Martyrologe qui se lit à la Vigile : le Fils de Dieu a vraiment voulu consacrer le monde par son avènement.

Noël, fête mariale

Est-il superflu de rappeler la place tenue par Notre-Dame dans la liturgie de Noël ? A défaut d'un cycle autonome pour célébrer la Sainte Vierge Marie, c'est à l'occasion des mystères de son Fils et principalement à Noël que l'Eglise ancienne vénérait la Théotokos. La place de Notre-Dame dans la piété liturgique était conçue en fonction du rôle qu'elle avait joué dans l'œuvre rédemptrice[22].

La liturgie romaine insiste à la fois sur la virginité de Notre-Dame et sur sa Maternité divine. Les byzantins et les latins médiévaux, eux, ont su méditer avec un art consommé sur la foi et la joie de Marie :

« La vigne mystique, après avoir produit sans culture la céleste grappe, la soutenait de ses bras, comme sur ses rameaux : Tu es mon fruit, disait-elle, tu es ma vie ; je sais de toi-même que je suis encore ce que j'étais, ô mon Dieu ; car le sceau de ma virginité n'a point été brisé ; c'est pourquoi je te proclame immuable et Verbe fait chair. Je n'ai point connu l'homme, mais je te reconnais pour le libérateur de la commune perdition ; je suis toujours chaste même après ta naissance. Tel tu trouvas mon sein, tel tu l'as laissé, c'est pourquoi toute créature me chante et s'écrie : Réjouis-toi, ô pleine de grâces ! »[23]

De son côté, le cistercien Amédée de Lausanne écrit dans une homélie sur la Nativité :

« En prenant dans ses bras, pour la première fois, son petit enfant Emmanuel, elle considéra une lumière incomparablement plus belle que celle du soleil, et elle ressentit les ardeurs d'un feu qu'aucune eau n'eût été capable d'éteindre. Elle reçut, voilée par ce petit corps qui venait de naître, l'éclatante lumière qui illumine toutes choses et elle put porter dans ses bras le Verbe qui porte tout ce qui existe »[24].

* *

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cette étude sur la liturgie de Noël qu'en citant longuement l'hymne admirable de Romanos le mé-

[20] S. Odilon de Cluny, *Sermon I, de Nativ. Dei*, *PL*. 142, c. 992 BC.
[21] *Oracional visigotico*, n° 291.

[22] Cf. Dom P. BRUYLANTS, *Les origines du culte de la Sainte Vierge à Rome*, dans *Quest. liturg. et paroiss.*, t. XXIII (1938), p. 270-281.
[23] Synaxe de la Mère de Dieu, 26 déc. Orthros, Ikos, *Ménées* ; éd. rom., t. II, p. 651, trad. dans Dom GUÉRANGER, *L'Année liturgique, L'Avent et Noël*, Desclée, 1948, p. 817.
[24] Amédée de Lausanne, *Homélie* 4°, *PL*. 188, c. 1324, trad. R. P. THOMAS, dans « Coll. O.C.R. », 1957, p. 35.

lode sur la Nativité, car elle résume parfaitement plusieurs des divers aspects que les liturgies se sont plu à contempler ; en utilisant le procédé des contrastes dont nous avons donné plus haut quelques exemples, l'hymne de Romanos leur confère un singulier relief :

« La Vierge aujourd'hui met au monde Celui qui dépasse la nature ; la terre donne une grotte pour gîte à l'Inaccessible. Les Anges font assaut de louanges, les Mages sont en route à la suite de l'étoile. Car pour nous, voici qu'est né, petit enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

Voici qu'en Bethléem Eden est ouvert, venez donc et voyez : quel mets suave est là caché pour nous ! Venez, dans cette grotte abreuvons-nous des délices du paradis. Là fleurit sans être arrosée la tige qui a produit la grâce. Là est le puits qu'aucune main n'a creusé et dont David un jour eût voulu boire. Ici tout d'un coup, grâce à la Vierge qui enfante, d'Adam et de David la soif est apaisée. Donc hâtons-nous d'aller où vient de naître, petit enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

Le Père de la Mère a voulu être son fils ; le Sauveur des enfants gît, enfant dans une crèche. Fixant ses yeux sur lui, celle qui l'enfante a dit : « Qu'est-ce cela, ô mon Fils ! En quelle manière as-tu pris génération en moi ? en quelle manière as-tu trouvé vie et croissance ? Je te vois, ô fruit de mes entrailles et dans la stupeur ; mon sein s'emplit de lait et je n'ai point connu d'homme. Et tandis que je t'admire en ces langes, je contemple la fleur de ma virginité toujours sauve, ô toi qui l'as gardée en daignant naître, petit enfant d'un jour, Dieu d'avant tous les siècles ! »

« Roi Très-Haut, qui t'attire au milieu des mendiants ? Créateur des cieux, pourquoi viens-tu chez les habitants de la terre ? Une grotte fait tes délices, une crèche est ton amour ! Voici bien que pour ta servante il n'y a point de place dans l'hôtellerie ; et non seulement pas de place, pas de grotte même, car celle-ci est à d'autres ; pourtant à Sara quand elle eut un fils, beaucoup de terre fut donnée ; à moi pas une tanière ; pour tout, j'ai cet antre où tu as voulu habiter petit enfant d'un jour, Dieu avant tous les siècles » [25].

Dom G. OURY, O.S.B.

N. B. — Sur cette liturgie de Noël viennent de paraître deux ouvrages, dont il nous sera donné de parler plus tard mais que nous voulons signaler dès maintenant :

Adrien NOCENT. *Contempler sa gloire. Avent, Noël, Epiphanie.* In-8 (14 × 21), 232 p. — Paris, Edit. Universitaires (72, Bd St-Germain), 1960.

Dom Claude JEAN-NESMY. *Spiritualité de Noël.* In-8 (14 × 19), 340 p. « Cahiers de la Pierre-qui-vire ». — Paris, Desclée de Brouwer, 1960.

[25] Romanos le mélode, *In Christi Nativitate*, Card. J.-B. PITRA, *Analecta. sacra, Spicil. solesmense*, Paris, 1876, p. 1 s. trad. dans Dom GUÉRANGER, *L'Année liturgique*, Mame, 1934, p. 573-574.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Michel HAYEK. — **Le Christ de l'Islam.** Textes présentés, traduits et annotés par Michel Hayek. — In-8 de 288 p., 12 NF. — Paris, Ed. du Seuil, 1958.

M. l'Abbé Hayek, prêtre maronite, ancien élève de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, puis de l'Institut Catholique de Paris, est professeur à l'Université féminine de ce même Institut et aumônier des étudiants libanais à Paris. Son livre veut nous prouver que chrétiens et musulmans sont très près les uns des autres et pour ce faire il nous apporte tous les documents recueillis dans la littérature islamique. Ces textes, il est indispensable de les connaître, mais que valent-ils au point de vue critique et historique ? Ils représentent une tradition musulmane qui n'a pas de base sérieuse. Il suffit de renvoyer à l'ouvrage de M. Rondot *l'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui*, p. 323 sq. sur l'impossibilité qu'il y a aujourd'hui encore pour le Christianisme de s'entendre avec l'Islam ou au livre de M. Blachère, *Le problème de Mahomet*. Les points de vue des écrivains musulmans peuvent changer, mais même chez les auteurs les plus modernes [1], là où l'on rencontre le plus de sympathie pour la personne de N.-S., partout et toujours se retrouve la même opposition fondamentale sur la valeur des textes évangéliques pour les musulmans : le Christ n'est pas Dieu et sa passion n'a aucune valeur de rédemption.

Giulio BASETTI-SAMI, O.F.M. — **Mohammed et saint François.** — In-12 de 284 p. Prix non indiqué. — Ottawa 2. Ont. Canada. Commissariat de Terre Sainte, 1959.

Que diraient les vieux martyrs franciscains de l'Islam ?... Mahomet a été un grand saint, favorisé par Dieu des grâces les plus insignes, il est le héraut du monothéisme et il y a dans sa vie des prodiges mystiques incomparables. Le miracle des stigmates à Alverne constitue une intercession pour le monde musulman. Il paraît, d'après ce que nous révèle l'éditeur, que sur le conseil d'amis désintéressés et animés d'un amour sincère pour nos frères musulmans, l'auteur se serait décidé à écrire une vision de fraternité capable d'unir Mohammed et saint François. Que voilà donc un livre qui, pour beaucoup de raisons, suscitera plus que de l'étonnement !

Régis BLACHERE. — **Introduction au Coran.** 2e édition partiellement refondue. — (14 × 19), XXXIII-310 p., 12 NF. — Paris, Besson et Chantemerle, 1960.

Cette *Introduction au Coran* n'a d'autre ambition que d'offrir au lecteur non spécialisé une brève histoire de ce livre religieux. Comment s'est formé le Coran ? Quelle foi pouvons-nous accorder, du point de vue critique, au texte qui nous aurait transmis l'expérience religieuse vécue par Mahomet ?

Le prophète de l'Islam est mort à Médine, le 8 juin 632. Il ne fait pas de doute que le Coran doit être considéré comme l'œuvre authentique et personnelle de Mahomet, mais au moment de sa mort, qu'en était-il

[1] Cf. Quatre ouvrages en arabe sur le Christ dans les *Mélanges de l'Institut Dominicain d'Etudes Orientales du Caire*, 1958, p. 367-386.

du texte sacré ? Nous savons par la tradition que certaines parties avaient été revues et remaniées par le Prophète en personne, mais comment la révélation orale a-t-elle reçu la confirmation de l'écriture et quelles difficultés ont dû être surmontées pour aboutir à la fixation définitive du texte coranique ?

Les musulmans répondent que le *Hadîth*, c'est-à-dire la tradition relative au prophète nous a renseignés avec certitude, mais que peut valoir ce *Hadîth ?* On entend par là la masse énorme de renseignements *oraux*, fixés par écrit à partir de la fin du 2[e] siècle de l'Hégire (VII[e] siècle ap. J.-C.) dans l'ensemble du monde musulman. Mais une grande partie de ces traditions n'offre aucune sécurité au point de vue historique. Le savant occidental y devine des tendances, des calculs, des silences et des contradictions, si bien qu'en nombre de cas il est impossible d'aller au delà de conjectures et de probabilités.

Trois facteurs viennent encore augmenter les difficultés. D'abord, le fait que non seulement Mahomet était illettré, mais que, pour fixer un texte déjà incertain, l'écriture arabe était encore très imparfaite et prêtait à des confusions sans nombre. De cette révélation, jamais le Prophète n'a établi une recension authentique. Il est même arrivé que, dans certains cas, il a donné de quelques sourates deux versions différentes. Enfin, corollaire des deux faits précédents, la nécessité s'est imposée durant une longue période, de recourir constamment à la mémoire et à la récitation orale pour pallier les déficiences du système graphique et l'inexistence d'un texte fixé *ne varietur*.

Une première recension a eu lieu sous le calife Abou-Bekr († août 634), mais les recensions parallèles étaient trop nombreuses pour que celle-ci puisse prévaloir ; par ailleurs à la suite de la bataille de 'Aqrabâ (début de 633) contre le faux prophète Museillima, nombre de disciples possédant par cœur le Coran, au moins en partie, avaient trouvé la mort, il importait donc de donner aux fidèles un texte qui s'impose. La composition de cette « Vulgate » a été l'œuvre du troisième calife 'Othman (644-655). Malheureusement on oublie trop souvent de dire que les documents que possédait Harça, la fille du second calife 'Omar, ont été alors détruits afin que rien ne pût s'opposer à la recension othamienne. On comprend que dans ces conditions des résistances se soient manifestées et que la méthode employée ait paru précaire. Seulement, le pouvoir aidant et les corans existants étant peu nombreux, le « consensus universalis » a fini par imposer une vulgate mecquoise que rien ne justifiait.

La philologie occidentale ne consent donc pas à reconnaître que, dans la transmission de la révélation, les savants soient parvenus à retrouver la langue même dont Mahomet s'est servi. En 1930, certains orientalistes ont conçu l'idée d'une édition du Coran qui répondît aux exigences de la critique. Après quatre ans d'études, devant les difficultés de la tâche, ils ont dû renoncer à leur projet.

Mélanges de l'Institut dominicain des Etudes Orientales du Caire (M.I.D.E.O.). — T. IV, in-8, 390 p. 1 liv. égypt. 50 ; T. V. in-8, 484 p., 1 l. 80. — Le Caire, Dar-el-Maaref.

Certaines publications qui nous arrivent d'Orient méritent bien leur réputation de sagesse, de bon sens et d'honnêteté scientifique. Nous avons déjà dit en quelle estime il fallait tenir les publications de la MIDEO. Les deux derniers volumes apportent sur l'Egypte et le monde arabe les informations les plus riches.

Pour bien des raisons le besoin se faisait sentir d'une nouvelle traduction des Psaumes en arabe. L'un des meilleurs littérateurs d'Egypte, Muhammad al Sadiq Hussein, assisté par des hébraïsants, a donné dans les vol. 4 et 5 la traduction de 15 psaumes qui appartiennent à l'office de none dans la liturgie copte.

Quelle est au juste la vie de famille au Caire, au cours de ces dernières années ? Le R. P. Jomier nous en donne une idée d'après les trois derniers romans de M. Naguib Nahfuz. L'Egypte traverse une crise à la fois douloureuse et glorieuse. Le père, dur, austère, mène au dehors une vie relâchée ; les fils n'ont plus la foi, ils vivent dans le socialisme et adoptent les idées les plus avancées. Quant à la mère Amina, elle est ce qu'elle doit être, une esclave douce et soumise, mais le mari parti, elle est quand même le vrai centre de la famille. On sent qu'un jour la question de la religion se posera. Pour le moment elle n'existe pas.

Ansari est un des plus anciens mystiques persans des débuts du Moyen Age. Le P. de Beaurecueil reprend l'histoire de sa vie. Elle est celle d'un soufiste, qui est en même temps un polémiste. Il ne veut voir que Dieu. Il refuse la raison et les sciences profanes. Sa révélation se veut totalitaire. Cette lutte entre la foi et la raison est précisément le problème qui se pose encore, à l'heure actuelle, pour beaucoup de musulmans de bonne foi.

Les Mo'tazilites ont surtout exercé leur activité doctrinale sous le califat de Mamoûn (813-823). Ils sont les défenseurs de la liberté humaine. Antidéterministes, ils sont hostiles à toute distinction en Dieu, entre son essence et ses attributs. Pour un musulman nourri de la tradition, ils sont presque des hérétiques. Or il se trouve qu'au XX[e] siècle l'invasion progressive de la réflexion occidentale a fait éclater certains cadres de la pensée musulmane engourdis dans un conservatisme figé. De là le retour du cheikh Mohamwad Abdou vers les principales positions des m'otazilites. Que faut-il penser de ce renouveau ? C'est à cette question que répond un Père Blanc, le R. P. Caspar. Signalons tout d'abord à ceux qu'intéresse la théologie musulmane qu'il y a un livre qui s'impose, c'est l'*Introduction à la Théologie musulmane*, Paris, 1948, par Gardet et Anawati. Ceci dit, il n'est pas question de revenir aux vieilles querelles sur les attributs divins ; ce qui importe, c'est l'esprit qui s'affirme en ce mouvement moderne et, en particulier, le droit que réclament certains penseurs de raisonner leur foi, d'utiliser les disciplines philosophiques ou scientifiques, d'admettre les lois naturelles et la causalité, l'affirmation de la liberté humaine, etc...

Le volume 5 des *Mélanges* paru en 1958 présente la traduction en arabe des Psaumes 1 à 25, l'esquisse d'une biographie d'Ansari, le Maître. Il devient aveugle, il expérimente la souffrance et dans son Livre *des Etapes*, il tire les dernières conséquences de son expérience religieuse. Il est plus que jamais un soufiste pour lequel Dieu est tout dans la vie spirituelle.

L'intérêt des volumes 4 et 5 se concentre surtout sur les *Notes et Documents*. A signaler en particulier le compte rendu de quatre ouvrages en arabe sur le Christ. On y notera une sympathie très nette pour la valeur humaine de Jésus, mais un attachement non moins marqué pour les vieilles thèses du Coran, à savoir que le véritable royaume de Dieu c'est l'Islam, que le Christ n'est qu'un simple prophète et qu'il n'a rien fondé.

Ces deux volumes sont absolument nécessaires à tout islamisant qui voudrait se tenir au courant du mouvement scientifique en pays musulman et plus particulièrement en Egypte. A. VINCENT.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 decembris 1960

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)